Fr. 313

LETTRES

SUR

L'ITALIE.

De l'absence et du temps, quel ascendant vainqueur!
Ton buste, ô Dupaty, me console et m'enflâme ;
Et la publique voix parle moins à mon cœur
Que ce marbre éloquent, où respire ton ame.

Par François de Neufchateau en 1778.

LETTRES

SUR

L'ITALIE,

EN 1785,

PAR DUPATY.

NOUVELLE ÉDITION, CORRIGÉE AVEC SOIN, ET ORNÉE DE FIGURES.

TOME PREMIER.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE

Rue des Rats, no 14, près la place Maubert.

1815.

LETTRES
SUR
L'ITALIE.

LETTRE PREMIÈRE.

A Avignon, Avril.

Je suis arrivé avant-hier à Avignon. Ne désespérez pas à Paris du printemps, je l'ai rencontré à l'entrée du Comtat.

Mes premiers empressemens ont été pour la fontaine de Vaucluse. J'ai été la voir hier. Je ne sais pourquoi je dis hier, car il me semble que je la vois encore aujourd'hui.

Je crois voir encore aujourd'hui s'échapper, du milieu d'une chaîne de montagnes, comme du fond d'un vaste entonnoir, une rivière qui monte, s'élève, et tout à coup se déborde avec une impétuosité, avec un tonnerre, avec un bouillonnement, avec une écume, avec

des chutes que le pinceau du poète ni celui du peintre ne rendront jamais : c'est la fontaine de Vaucluse. Un instant après, cette rivière se calme comme un heureux naturel que la vivacité emporte d'abord, et que soudain la bonté modère. Elle change alors ses flots d'argent en flots d'azur, et les verse, et les roule, et les abandonne sur un tapis d'émeraudes ; mais bientôt elle se divise en une multitude de petits ruisseaux, pour courir à travers un vallon charmant. En sortant du vallon, ces ruisseaux se réunissent et partent de nouveau tous ensemble par cent routes différentes, pour aller arroser, féconder, embellir, sous le nom de la Sorgue, le délicieux comtat d'Avignon.

La peinture que l'abbé Delille a tracée de ce beau séjour, est très-exacte. J'ai vérifié tous les vers : ils disent la vérité comme de la prose, ce qui n'est ordinaire ni aux voyageurs, ni aux poètes. Ces vers cependant ne peuvent donner l'idée de ce lieu, ils n'en donnent que le souvenir. Il en est de même des portraits et des descriptions à l'égard de tous les objets. Je n'ai trouvé dans les vers, ni tant d'écume, ni tant de fracas, ni tant de murmures, que m'en a offert la fontaine.

On n'y voit pas non plus ces rocs si noirs, qui forment un contraste admirable avec la neige des flots qui s'y brisent; enfin, le poète n'y a pas déployé ce brillant tapis d'émeraudes où la Naïade se repose.

Vaucluse offre à la fois le tableau le plus admirable et le phénomène le plus singulier; mais je dirai avec le poète:

Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressaient mon cœur.

Ce souvenir de Pétrarque et de Laure anime tout le paysage: il l'embellit, il l'enchante. J'ai cherché des traces de ces amans sur tous les rochers. C'est donc ici, disais-je, qu'ils venaient s'asseoir ensemble, que Pétrarque a tant aimé, a répandu tant de larmes, qu'il a poussé tous ces soupirs immortels que nous entendons encore! Je me suis assis sur la pente d'un rocher; et là, je me suis enivré, pendant une heure, du bruit de ces eaux, de la verdure de ces gazons, de l'azur de ce beau ciel, de la jeunesse, du printemps et du souvenir de Laure. Là, j'ai appelé, j'ai rassemblé autour de mon cœur tous les objets qui lui sont chers. Je me suis figuré tous mes enfans sautant sur ces gazons, courant

sur ce rivage et frappant à l'envi les échos et mon cœur de mille cris de bonheur et de joie.

Avant que de partir, j'ai voulu savoir si, comme l'assure l'abbé Delille, « l'écho n'a« vait pas oublié le doux nom de Laure. » N'en déplaise au poète, l'ingrat en a oublié la moitié.

Adieu, charmante fontaine de Vaucluse. On connaît à peine les lieux où Alexandre a gagné ses batailles, on reconnaîtra éternellement les lieux où Laure et Pétrarque ont aimé : les murmures de ton onde, ô Vaucluse! et les vers des chantres des Jardins et des Mois les diront à tous les siècles. (*Voyez le troisième chant des Jardins*, *et le troisième des Mois*).

LETTRE II.

A Avignon.

J'ai encore peu de chose à vous dire sur Avignon. Je n'y suis que depuis trois jours : vous me répondrez peut-être que M*** a

fait un voyage d'Italie, et n'a pas quitté la France.

Voici quelques détails qui m'ont frappé.

Le vice-légat juge au criminel souverainement, et au civil en premier ressort. Cet usage est commun, dit-on, en Italie. Pourquoi donc? La justice civile menace principalement les riches; la justice criminelle, les misérables.

Le vice-légat a le droit de faire grâce : étrange aliénation de la souveraineté! Il est vrai que les tribunaux en France ont souvent le droit d'empêcher le roi de la faire : aliénation plus étrange!

Le pape est si content de son vice-légat, qu'il vient de le créer porte-chandelier de sa chapelle : c'est dans le gouvernement du pape une promotion.

J'ai vu hier un homme qui sort des galères, auxquelles ce porte-chandelier l'avait, bien injustement et bien ridiculement condamné pour cinq ans, comme convaincu d'assassinat.

Cet infortuné, nommé Lorenzo, a subi sa condamnation, malgré les efforts de l'intendant de Toulon, et la réclamation générale.

Son innocence a éclaté d'une manière extraordinaire 1).

Un jour qu'il passait dans l'arsenal de Toulon, un autre galérien dit à un de ses camarades : « Voilà un malheureux dont je ne peux supporter la vue. — Pourquoi donc? — Cet homme est ici pour avoir assassiné un tel, et c'est moi qui ai commis ce crime.... » Lorenzo entendit ce propos : quel moment! Il va à ce galérien, il le presse, il le conjure de remettre au plus vîte en des mains sûres le secret de son innocence. Mais l'âme du misérable était déjà fermée à la pitié, et rouverte à la terreur. Lorenzo, de l'aveu de ses supérieurs, a la constance de s'attacher, pendant deux ans de suite, au dépositaire de son innocence. Il obtient d'être lié à la même chaîne. Il le suit à l'hôpital. Que ne lui dit-il pas pour le toucher, et le jour et la nuit, et tous les jours! Il ne le touchait point. Enfin, au bout de deux ans, il parvint, à force de prières et de larmes, à amollir de nouveau l'âme du scélérat, à y réveiller

1) Je tiens ces détails de l'intendant de Toulon, homme très-éclairé et très-humain, M. M***.

le remords, à en faire sortir une seconde fois l'important secret. Des témoins étaient apostés. On dresse un procès verbal, on le porte à l'intendant. L'intendant fait jeter à l'instant le coupable dans les cachots. Sévérité imprudente! le coupable se rétracta.

Les cinq années de galères se sont écoulées, et Lorenzo en est sorti.

Sur quoi donc avait-il été condamné? Sur l'indice le plus léger; sur un indice! L'assassiné avait neuf louis dans sa poche; on arrête trois hommes, du nombre desquels était Lorenzo, on leur trouve à chacun trois louis dans la poche : voilà, dit-on, les neuf louis, et par conséquent les trois assassins : on condamne ces trois hommes aux galères. Deux y sont morts..... C'est l'histoire de Danglade, l'histoire des indices, l'histoire de tous les tribunaux criminels, hors ceux d'Angleterre. Les lois, en Angleterre, craignent de condamner; les lois, en France, craignent d'absoudre.

Notre infortuné va aller à Rome se jeter aux pieds du pape, pour obtenir la révision de son procès. On dit que le pape est humain.

J'ai fait une remarque : les hommes hu-

mains (les hommes) croient plus difficilement aux crimes, et se trompent moins. L'humanité est une lumière.

LETTRE III.

A Toulon.

Puisque ma route m'a conduit à Toulon, il faut bien que je vous en dise un mot.

C'est une ville assez jolie, elle est bâtie régulièrement, mille ruisseaux descendent des rochers et des montagnes auxquels elle est adossée, et de toutes parts y pénètrent. Une multitude de fontaines les recueillent et les répandent : on prendrait la ville de Toulon pour une fontaine. Cette quantité d'eau rend un peu plus froid l'hiver, mais elle rafraîchit l'été.

Le port est admirable. J'ai vu le *Héros*, que montait M. de Suffren, ce vaisseau n'a pas usurpé son nom.

Je me suis occupé particulièrement du régime des galères.

Les galériens ne sont pas maltraités à Tou-

lon, ils travaillent et on les paie. Chose horrible! il y a peut-être deux millions d'hommes en France qui seraient heureux d'être aux galères, s'ils n'y étaient pas condamnés.

Autrefois, à peine le ban des galériens était fini, qu'ils revenaient; mais depuis peu, les tribunaux qui fournissent Toulon, au lieu de renvoyer aux galères les récidivans, les font pendre.

Le nombre des galériens est à peu près le même tous les ans, c'est-à-dire, il se commet tous les ans à peu près le même nombre de crimes. Ainsi, il entre à peu près la même quantité d'eau par jour dans un vaisseau, et le travail de la pompe est égal; mais si le vaisseau était meilleur, si les bois étaient mieux joints, si la surveillance était plus grande, il entrerait par jour dans le vaisseau beaucoup moins d'eau.

J'ai parcouru le registre des galères. Ecoutez. Des enfans de treize ans, condamnés aux galères pour avoir été trouvés avec leurs pères convaincus de contrebande! Je l'ai lu. « Pour « avoir été trouvés avec leur père. » S'ils n'avaient pas été trouvés avec eux, on les eût mis à Bicêtre. Voilà le code du fisc; voilà l'indul-

gence pour le fisc : on lui a vendu le sang innocent ! et on se tait !

J'ai vu plusieurs de ces enfans, et des larmes ont roulé dans mes yeux, et l'indignation s'est allumée dans mon âme, et je ne me suis appaisé que dans l'espérance de ne pas mourir sans avoir dénoncé tous les crimes de notre législation criminelle. Ah ! si je peux contribuer à délivrer ces jeunes et innocentes mains de ces fers abominables..... Je l'espère.....

J'ai lu aussi sur les registres : « Pour crime « de filouterie, et véhémentement soupçonné « d'assassinat, aux galères perpétuelles. »

J'ai lu aussi sur le registre : « Pour fourberie et avoir trompé une foule de gens « honnêtes (en propre termes); à cent ans « de galères C'est une sentence du Tribunal « des Deux-Ponts. » La France prête à plusieurs souverains d'Allemagne ses supplices.

J'ai lu encore sur le registre : « Véhémentement soupçonné d'un assassinat et d'un « vol avec effraction, aux galères perpé- « tuelles. »

Je paierais cher un double des registres des galères. Que de lumières ils renferment ! Ils peuvent servir à apprécier la moisson san-

glante que fait chaque année en France, dans ses différens tribunaux, le glaive exterminateur de la justice criminelle.

Un événement singulier plongea, il y a quelque temps, les galériens dans le plus profond désespoir. L'intendant de la marine reçoit l'ordre de séparer en trois classes les déserteurs, les contrebandiers et les criminels. Il semble que les déserteurs et les contrebandiers auraient dû bénir cette séparation : leur désespoir fut extrême.

Tous les galériens, en effet, se voient absolument du même œil ; car le malheur est comme la mort : il met de niveau tous les hommes. Les galériens ne sont entre eux que des malheureux, des faibles qui ont été vaincus par des forts. Loin de rougir ici de l'atrocité des forfaits, on s'en vante ; on a fait plus de mal à l'ennemi, on a été plus adroit ou plus courageux. Ainsi les déserteurs et les contrebandiers ne méprisent point les criminels ; et par la séparation ordonnée, ils perdraient plusieurs avantages : l'un, un compagnon robuste ; l'autre, celui dont il avait coutume d'entendre la voix et de rencontrer le regard ; celui-ci perdait l'homme

qui était malheureux avec lui. Il coula, aux approches de cette séparation, des larmes amères, des larmes du cœur. L'intendant de la marine a accordé à plusieurs galériens la grâce de vivre ensemble à la même chaîne.

Réfléchissez sur ceci. Fouillez ces nouvelles profondeurs du cœur humain.

LETTRE IV.

A Nice.

NICE est assis sur un amphithéâtre de rochers qui s'avancent un peu dans la mer; il est entouré de montagnes qui insensiblement descendent, et semblent offrir, à tous ceux qui passent, des maisons de campagne charmantes, couvertes d'oliviers, de mûriers, d'arbres fruitiers de toutes espèces, et surtout de citronniers, de limoniers et d'orangers. C'est une richesse, ou plutôt la plus grande richesse du pays. Il y a des particuliers qui cueillent tous les ans plus de trois mille oranges, plus de cent cinquante mille citrons. Enfin le pays est (comme on dit dans le pays même) très-abondant *en aigrure*.

En aigrure? Que veut dire ce mot aigre et barbare? Ce nom d'aigrure est celui que l'intérêt, pour lequel le beau n'est rien, l'habitude, pour laquelle tout cesse d'être beau, donnent, à Nice, à ces belles pommes du jardin des Hespérides, à l'aide desquelles vainquit Atalante.

Les maisons de campagne des environs de Nice sont peuplées d'Anglais, de Français, d'Allemands : chacune d'elle est une colonie : c'est là que, de tous les pays du monde, l'on fuit l'hiver. Nice, pendant l'hiver, est une espèce de serre pour les santés délicates.

Cette saison ne règne guère ici que deux mois, et jamais n'y est trop sévère. A la vérité, dans le cours de l'année, un vent du nord souffle de temps en temps du haut des montagnes, et incommode le printemps et l'automne, et l'été même.

M. Thomas a gagné ici quatre à cinq heures de vie par jour, c'est-à-dire, de pensées et d'étude. Il s'occupe trop de la gloire, il travaille, depuis trente ans, nuit et jour, à sa statue.

J'ai vu des Anglaises touchantes, et même charmantes : à leur arrivée, elles mouraient; elles ont refleuri dans l'air de Nice. Winckel-

mann, si sévère, si injuste envers les figures des femmes anglaises, aurait sûrement quelque indulgence pour celle de mistriss B...; mais aussi mistriss B..., ce sont toutes les roses de la France, et tous les lis de l'Angleterre; tout l'intérêt des femmes de son pays, et tous les charmes des femmes du nôtre: elle fait oublier presque tout son sexe; elle m'a fait oublier Nice.

LETTRE V.

Nice.

On m'a mené hier dans la rue la plus obscure, on m'a fait rentrer dans la maison la plus pauvre; on m'a fait monter cinq étages: enfin j'ai trouvé un petit homme assez mal vêtu, habillé de gris, visage de cinquante ans, perruque en bourse, vif, léger, gesticulateur: c'était le premier président du sénat de Nice.

Ce premier président, qu'on appelle le comte de ***, ne manque ni d'esprit ni de connaissances: en voici une preuve: il admire Montesquieu, et croit réellement la légis-

lation de son pays mauvaise. Y a-t-il beaucoup de magistrats, dans certains pays de l'Europe, qui fussent en état de faire cet aveu?

La police est entre les mains du militaire, ce que le consul de France trouve fort bien, et le vice-consul fort mal : le premier est consul, le second vice-consul.

L'archevêque a la police de la librairie. Vous jugez comme elle est libre!

On ne vend pas publiquement les œuvres de Boileau.

A Nice, point de mœurs, peu de religion, mais beaucoup de dévotion, c'est-à-dire, d'hypocrisie.

Nous devions partir ce matin pour Gênes; mais dans la nuit il est tombé de la neige, le vent est devenu contraire : il a fallu rester. Nous en avons été bientôt consolés par le plaisir de dîner chez M. Thomas, et de passer la journée avec lui.

Notre dîner a fini trop vîte.

M. Thomas a été très-aimable. Nous avons d'abord analysé tous nos beaux esprits, toutes nos réputations, tous nos cerveaux qui pensent ou qui croient penser. Ensuite, au dessert, nous avons parlé Italie, femmes et printemps. M. Thomas avait oublié un mo-

ment la postérité. Il nous a fait ses excuses de la neige tombée le matin. C'était un accident arrivé au climat de Nice, et auquel il n'est pas sujet. On a ri, on a bu, on a conté, et nous nous sommes quittés avec peine.

Nous avons diné avec un certain M. de R... qui passe tous ses hivers à Nice, et le reste de l'année dans le reste de l'Europe. Il est tourmenté d'un asthme épouvantable que Nice pourtant a adouci. J'ai eu vraiment mal *à sa poitrine* (comme dit madame de Sévigné). On n'a pas assez réfléchi sur ces affections sympathiques ou antipathiques, qui approchent ou repoussent les êtres sensibles, leur communiquent le plaisir et la douleur. Smith a ouvert la mine, mais ne l'a pas creusée : c'est qu'il n'a pas senti comme moi l'asthme de M. R... Il ne me parut pas d'abord un homme d'esprit ; mais dans le cours de la conversation il s'échauffa, et son âme s'éleva : il eut alors de l'esprit. C'est ainsi que très-souvent en mer, lorsqu'il n'y a point de vent à la côte, à une certaine hauteur on en trouve.

LETTRE VI.

A Monaco.

Nous voilà sur la mer, et nous suivons la côte, c'est-à-dire, ces monts et ces rocs qui bordent, ou plutôt qui hérissent si tristement la magnifique Italie.

Voilà la principauté de Monaco. Comme il ne faut mépriser personne, il faut lui faire une visite. Nous abordons dans le port, il était rempli de trois barques de pêcheurs et d'un bâtiment hollandais.

Deux ou trois rues sur des rochers à pics, huit cents misérables qui meurent de faim, un château délabré, un bataillon de troupes françaises, quelques orangers, quelques oliviers, quelques mûriers épars sur quelques arpens de terre épars eux-mêmes sur des rochers, voilà à peu près Monaco.

La misère y est extrême. Le commandant du bataillon français, qui est là depuis vingt mois, a pensé pleurer de joie en nous voyant; il nous a dit que s'il avait eu un poulet à nous

offrir, il se serait mis à genoux pour nous inviter à le manger avec lui.

Le souverain de Monaco a [illegible]ur; il a des gardes au nombre de vingt, [illegible]ont vingt paysans; quatre gentilshommes de la chambre, ce sont quatre bourgeois. Chaque fois qu'il vient à Monaco, avant de mettre le pied au château, il va, suivi de sa cour et de ses sujets, à une petite chapelle, rendre grâces à Dieu de son heureuse arrivée.

Il y a des inscriptions dans le château. En voici un échantillon : on lit au-dessus d'une porte qui ressemble à la porte cochère d'une auberge.

CRYPTO PORTICUM HUNC ETSI TOT REGUM, IMPERATORUM ET SUMMORUM PONTIFICUM INGRESSU DECORATUM, TAMEN TANTÆ MOLIS VASTITATE ANGUSTUM, AMPLIAVIT, ILLUSTRAVIT, EXORNAVIT anno salutis 1263.

C'est tout ce qu'on pourrait inscrire sur la porte du Capitole.

En entrant à Monaco, il a fallu donner nos noms à un homme que nous avons trouvé dans une boutique, achevant de ressemeler un soulier : c'était le commandant du port.

Au demeurant, le prince de M.... est

bon ; il est aimé. Si son État est petit, ce n'est pas sa [illegible].

LETTRE VII.

A Gênes.

Je sors des palais *Brignole*, *Sera* et *Kiagera*. Je suis ébloui, étourdi, ravi : je ne sais ce que je suis. Mes yeux sont remplis d'or, de marbre, de cristal, de porphyre, de basalte, d'albâtre en colonnes, en pilastres, en chapitaux, en ornemens de toutes les espèces, de toutes les formes, de tous les genres, ionique, dorique, corinthien. Mille tableaux sont épars en lambeaux dans mon imagination ! Je vois des têtes, des pieds, des mains, des corps et des cadavres, des vieillards et des jeunes filles, des Vénus et des vierges. Voici des larmes douloureuses qui coulent dans les yeux d'un vénérable vieillard. Voilà un souris charmant qui éclate sur les lèvres d'une fille de quinze ans, qui est charmante : c'est, je crois, son premier sourire.

Cependant, au milieu de tant de débris

de tableaux, il en est quelques-uns qui sont entiers.

D'abord un tableau de Véronèse. Judith vient de couper la tête d'Holopherne. La suivante est une négresse. Elle forme, avec Judith, un admirable contraste. La nature lutte avec le fanatisme sur le visage de Judith et dans toute son attitude : elle n'ose regarder la tête que sa main tient en tremblant. La suivante, que le fanatisme ne soutient pas, en voyant la tête et le crime, frémit d'horreur. La mort enveloppe Holopherne.

Il vaut mieux fixer ses regards sur l'assomption de Guido Réni. C'est là une vierge! ce sont là des anges! c'est là monter vers le ciel! Au milieu des airs, en chœurs, des anges, plus beaux, plus charmans les uns que les autres, se donnent la main : sans aucune peine, sans aucun effort, ils suivent vers les cieux la Vierge, comme nous autres mortels nous nous précipiterions vers la terre! Quelle pureté sur ce front divin! Déjà ses regards ont percé le ciel, et se reposent dans le sein du Dieu qui l'attend : ils sont humides d'un bonheur céleste. Parmi ces anges, de tous les âges de la jeunesse, il y

[illegible] qui sont si petits, que les autres leur tendent la main pour les aider à les suivre. Ceux-ci sourient à la Vierge, et ceux-là les uns aux autres. Quelle conquête en effet pour eux ! Ils aimeront encore davantage. Elle étoit angélique l'imagination qui a conçu ce tableau !

Mais quelle est cette femme étendue sur un lit ? Elle n'est voilée que de la mort. La mort est déjà dans les pieds, dans les jambes ; elle gagne le long des bras. Un reste de beauté, d'amour et de douleur s'évanouit sur ce front pâle. C'est Cléopâtre. Ainsi ces charmes célèbres qui avaient si long-temps captivé Antoine et séduit un moment César, qui avaient fait presque autant de bruit et de ravages dans l'univers que les armes romaines en avaient fait, les voilà morts ; et tout à l'heure on ne les appellera plus Cléopâtre, mais un cadavre.

Je me rappelle encore plusieurs autres tableaux. Un Christ, faisant toucher sa plaie à saint Thomas. Un Lazare qui ressuscite. Un Jacob à qui on apporte la chemise de Joseph ensanglantée. Il n'y a de termes dans aucune langue pour les copier.

J'ai besoin que le sommeil vienne fermer mes yeux : ils sont fatigués d'admirer.

LETTRE VIII.

A Gênes.

Il est six heures du matin. Mon imagination se réveille dans le salon du palais de *Sera*, ou plutôt du palais du Soleil. Je baisse encore les paupières. On ne peut donner une idée de la magnificence de ce salon. Ce qu'est la Nature quand on la regarde à travers un prisme, tel est le salon du palais *Sera*. Quelles glaces! quel pavé! quelles colonnes! que d'or! que d'azur! que de porphyre! que de marbre! Le nom qui convient ici, c'est la magnificence.

Si l'on veut voir la plus belle rue qui soit dans le monde entier, il faut voir à Gênes la rue Neuve. Sur deux lignes très-prolongées, et sur un pavé de lave, une foule de palais disputant ensemble de richesse, d'élévation et de masse, étalent à l'envi leurs portiques, leurs façades, leurs péristyles brillans d'un stuc

blanc, noir, de mille couleurs. Ces palais en dehors sont des tableaux.

Les maisons de Gênes sont très-hautes, et les rues très-étroites. Le soleil n'y descend jamais. On serait tenté de croire que Gênes n'a été bâti que pour une saison, que Gênes est une ville d'été.

Les propriétaires de ces beaux palais, la plupart nobles et sénateurs, ignorent les beautés qu'ils possèdent, ou ne l'apprennent que de l'admiration des étrangers, et de la renommée qui les vante. A côté de ces salons, dans ces salons mêmes où les pinceaux des Titien, des Vandick, des Rubens, des Véronèse, se sont joués, les nobles Génois admettent tous les jours les productions les plus grossières des pinceaux les plus ignorans. Au lieu d'habiter ces superbes appartemens, ils logent dans des galetas; ils ne paraissent que les gardiens de leurs palais. Enfin ces portiques de marbre, ces péristyles de marbre, ces portes de marbre sont inondés tout le jour d'une foule de mendians qui viennent sur des pavés de granit et de porphyre, travaillés par tous les arts, et polis comme des miroirs, écraser la vermine qui les dévore.

Je viens de voir le palais du doge, où le

sénat tient ses séances, d'où il souffle, sur cinq cent mille sujets, l'esprit de son gouvernement, de ses lois, de sa politique, c'est-à-dire, de son avarice. L'œil, quand on entre dans la cour, est étonné. La façade, ornée de colonnes et de statues de marbre, ravit d'abord. On monte dans la salle du petit conseil : c'est l'architecture la plus élégante; on passe dans la salle du grand conseil : c'est l'architecture la plus magnifique.

De distance en distance, entre une multitude de colonnes, les statuts des grands hommes de la république reçoivent de tous ceux qui passent, pour prix de leur mérite ou de leur fortune, la dette de la postérité, un souvenir et un regard. Le maréchal de Richelieu est au milieu de tous ces grands hommes.

Un incendie dévora ces monumens en 1773, avec une foule de tableaux des plus grands maîtres. On a bien rétabli les édifices, mais non pas les tableaux. Il s'est encore trouvé des architectes et des statuaires; on n'a pu trouver des peintres.

En sortant du palais du doge, je suis entré dans un superbe palais; j'ai traversé une longue colonnade; j'ai foulé des marbres de

toutes les couleurs ; une porte immense s'est ouverte : j'étais dans un hôpital.

Il contient douze cents malades, distribués par salles : là, les hommes ; ici, les femmes ; là, les blessures ; ici, les fièvres. J'ai cru voir la mort errant au milieu de ces douze cents malades, et frappant de tous côtés au hasard, avec sa faux invisible. Un malheureux a expiré devant moi. Les lits des malades sont environnés de leurs parens attendris, qui les consolent, qui les soulagent : c'est une mère auprès de sa fille ; c'est un mari auprès de sa femme. Du moins, dans cet hôpital, des mains sensibles et chères peuvent fermer les yeux des mourans.

Il y règne un ordre admirable, une propreté parfaite, un soin extrême. On y guérit.

Les statues de tous les bienfaiteurs de l'hôpital sont répandues dans les salles. Les êtres reconnaissans peuvent, dès que leurs forces le leur permettent, aller arroser de larmes, sans doute bien douces, les images de leurs dieux tutélaires.

Je ne sais quel plaisir me retenait dans ce séjour de la douleur.

LETTRE IX.

A Gênes.

J'ai été voir ce qu'on appelle à Gênes, le *Port-Franc.* C'est un entrepôt où l'on décharge toutes les marchandises qui, par mer, arrivent à Gênes. Vous en voyez là de toutes sortes, à côté les unes des autres : des masses de vert-de-gris et des barriques de sucre ; du marbre et du café ; des bois et des toiles ; des productions de l'Asie et des productions du Nord. C'est un mouvement, une activité, une affluence qu'on ne saurait imaginer. Deux grandes pompes du revenu public sont appliquées successivement à chaque denrée, à chaque ballot : elles puisent, l'une dix pour cent dans les marchandises qui restent à Gênes ; l'autre trois pour cent dans celles qui passent. Le service de l'apport et du mouvement de toutes les marchandises est fait par des Bergamasques, qui viennent faire parmi les Génois le métier lucratif de vigueur et de probité.

En sortant du Port-Franc, j'ai été visiter la

banque de Saint-George. C'est là qu'est renfermé, sous cent clefs, le mot de cette grande et terrible énigme : « Si la banque a des milliards, ou si elle doit des milliards. » Cette énigme est le salut de l'État et en partie sa richesse.

Quoi! il n'y a à Gênes qu'une boulangerie et un cabaret publics, administrés et régis sous l'autorité du sénat! Oui, la république ne souffre point que d'autres qu'elle vendent le pain, le vin, le bois, l'huile. Mais, sans doute, elle vend ces denrées au plus bas prix et de la meilleure qualité, afin de prévenir les murmures? — La république vend au plus haut prix et de la plus mauvaise qualité, sans s'embarrasser des murmures? — Comment donc les sujets peuvent-ils tolérer un tel monopole? — Ils mendient, ils volent, ils ont des hôpitaux, ils assassinent, ils souffrent. — Mais, comment enfin supportent-ils cette oppression? — La mesure de l'oppression qu'on peut supporter n'est pas encore à son comble. Le peuple ne se révolte pas quand il veut; l'eau qui remplit un vase ne se répand point encore; il faut une *goutte de trop*. Il s'agit uniquement, pour les nobles, d'empêcher *cette goutte de trop*. Ils sacri-

fient, en conséquence, une partie de leur autorité à leur avarice : ils laissent la plupart des réglemens sans exécution, les trois quarts des crimes impunis; ils achètent le silence de ceux qui crient. On croit cependant la *goutte de trop* inévitable : la patience du peuple est lasse. Mais peu importe aux nobles Génois; le grand point pour eux c'est d'être riches : aussi en voit-on beaucoup refuser une place dans le sénat, quand le sort la leur présente, et briguer, au contraire, le moindre poste dans l'administration de la banque ou des hôpitaux, quand le sort le leur dispute. Les nobles manquent de l'intérêt le plus puissant pour bien gouverner un pays; ils n'ont point de pays. Ils sont en effet négocians.

J'ai été voir la panneterie publique : L'édifice est immense. Voici le pain des riches, et voilà le pain des pauvres; et les pauvres sont les plus nombreux! Les pauvres sont partout une espèce mitoyenne entre les riches et les animaux : ils sont bien près des derniers.

J'ai voulu goûter de ce pain des pauvres. Les animaux sont heureux.

En sortant de ce lieu, j'ai remporté dans mon âme je ne sais quelle impression sur laquelle se sont émoussées, un moment après,

toutes les beautés et toutes les richesses du palais de Durazzo.

Ah ! comme le luxe et la magnificence font mal aux yeux, quand on vient de regarder la misère!

LETTRE X.

A Gênes.

Je suis retourné au palais Durazzo. De la foule des tableaux qu'on y admire, quatre seulement sont restés dans mon imagination.

L'un est un vieillard de Rembrand. Il est admirable pour la vérité, pour l'intelligence du clair-obscur. J'ai été tenté de lui adresser la parole.

Paul Véronèse avait-il vu la Madeleine se jeter aux pieds de Jésus? Jésus dut avoir cette attitude, cet air noble, cet air indulgent, cet air tout près d'être ému. La Madeleine est si jeune! elle est surtout si touchante! elle est en effet si touchée! Quelle expression dans tous les traits des personnages! comme la lumière vient bien tomber toute dans un point, d'où ensuite elle distribue ses rayons à

chaque partie qui en demande ! Sur la superficie de cette toile il y a de l'air.

La plupart des peintres sont des versificateurs, et non des poètes.

Le Tasse était poète lorsqu'il nous a montré Olinde et Sophronie attachés au même poteau, et attendant que le bûcher prît flamme. Mais ce peintre qui a voulu copier le Tasse ? Je n'entends point les plaintes d'Olinde, je ne vois pas la résignation de Sophronie ; ce peuple n'est point attendri ; ce tyran n'est pas en fureur. Je viens de relire le Tasse. Les voilà ! voilà la véritable Sophronie ! C'est elle qui dit à Olinde : « Pourquoi te plains-tu, ô mon ami ! vois le ciel, comme il est beau ! regarde le soleil : il semble qu'il nous appelle à lui ; il nous console. »

Je n'entends rien de tout cela en regardant le tableau. Il est muet.

LETTRE XI.

A Gênes.

Je peux dire que j'ai assisté à la mort de Sénèque, en voyant un tableau où il meurt. Sénèque est au milieu du tableau, il est à moitié nû, tel qu'un homme qui n'a plus besoin de défendre son corps contre les élémens, auxquels il est prêt à le rendre. Ses pieds sont dans le bain, et le sang coule. A quelque distance du philosophe, et plus bas, on voit à droite un secrétaire qui écrivait, et qui n'écrit plus; à gauche, deux secrétaires qui écrivaient, et qui n'écrivent plus. Sur la même ligne, et à la hauteur de Sénèque, dans un coin et dans l'ombre, cet homme que j'entrevois est un soldat. Dans le coin opposé, mais au jour, cet autre homme que je vois est un vieux sénateur. Regardez à présent la scène. Le vieillard est occupé à dicter, en attendant la mort, les idées qui passent dans son imagination. La mort les arrête. Le bras est glacé, les pieds ne rendent plus de sang; le corps se roidit, la tête chancelle, et je re-

gard, qui fixait une pensée, s'efforce en vain de la saisir : il s'éteint. Les trois secrétaires, avec des nuances différentes d'intérêt, d'attention et d'inquiétude, chacun la plume à la main, tiennent les yeux attachés sur les lèvres du philosophe, qui essaient encore une parole. Ils espèrent qu'un mouvement de plus va l'achever; mais la mort y a mis son sceau. Cependant le centurion, tout près de la porte, le pied déjà levé, compte impatiemment les derniers soupirs du philosophe; car Néron attend. Et le vieux sénateur, que fait-il? Il pense à Néron, et il étudie la mort de Sénèque.

LETTRE XII.

A Gênes.

J'ai été visiter ce matin les galères.

Cinq sortes de malheureux sont attachés, pêle-mêle, à la chaîne : les criminels, les contrebandiers, les déserteurs, les Turcs pris par les corsaires, et les galériens volontaires.

Des galériens volontaires! — Ce sont des pauvres que le gouvernement va chercher

entre la faim et la mort. C'est dans cet étroit passage qu'il les attend, qu'il les épie. Ces misérables, en voyant briller un peu d'argent, n'aperçoivent plus les galères, on les enrôle. La misère et le crime attachés à côté l'un de l'autre à la même chaîne! Celui qui sert la république, partageant le même supplice que celui qui l'a trahie!

Les Génois poussent la barbarie encore plus loin : dès qu'ils voient approcher le terme où finit l'enrôlement de ces misérables, ils proposent de leur prêter quelque argent. Des malheureux sont avides de jouir; le moment seul existe pour eux : ils acceptent; mais il ne leur reste, au bout de huit jours, que des regrets et des fers : de sorte qu'au bout de huit jours, ils sont contraints, pour s'acquitter, de s'enrôler de nouveau, de vendre huit autres années de leur existence. Voilà comme ils consument la plupart, d'enrôlemens en emprunts et d'emprunts en enrôlemens, leur vie entière aux galères sur le dernier degré de la misère et de l'infamie : ils y expirent.

Nous avons vu parmi eux un Français, un jeune homme. En nous racontant son infortune, il versa quelques larmes. Nous lui donnâmes un peu d'argent; il pleura davantage.

Sortons de ces tristes lieux où l'on ne peut soulager les maux que l'on plaint. Quels lieux que ceux où la pitié est inutile !

« Mais quel est dans ce coin, dis-je à l'homme qui me conduisait, cette espèce de prison ? Qu'elle est basse, obscure et humide ! une soupente encore la partage. Quels sont, je vous prie, ces animaux couchés sur la terre et sur la soupente ? A peine peuvent ils ramper. De longs poils couvrent les têtes hideuses qui sortent de dessous ces couvertures. Leur regard est stupide et féroce. Ne mangent-ils que de ce pain si dur et si noir ? — Sans doute. — Ne boivent-ils que de cette eau bourbeuse ? — Sans doute. — Restent-ils toujours couchés ? Oui. — Depuis quand sont-ils ici ? — Depuis vingt ans. — Quel âge ont-ils ? — Soixante et dix ans. — Comment les nommez-vous ? — Des Turcs. »

Ces misérables Turcs sont dégradés entièrement de l'humanité ; ils ne connaissent plus que les besoins du corps. Ils ont usé, dans cette espèce de tombeau, le petit nombre d'idées et de souvenirs qu'ils y avaient apportées de la nature et de leurs pays.

Les autres Turcs, qui n'ont pas encore soixante ans, sont enchaînés sous de petites

niches ouvertes de six pieds en six pieds dans une longue muraille, où ils peuvent à peine tenir assis ou couchés. C'est là qu'ils respirent le peu d'air qu'on leur accorde, ou plutôt qu'ils peuvent dérober.

Cependant les Génois ont donné un exemple de tolérance, qu'on ne devait guère attendre d'eux. Ils ont accordé à ces Turcs une mosquée. Les Protestans, en France, n'ont point de temple.

Ajoutons un trait à la peinture des galères. J'y ai vu vendre de banc en banc, convoiter, disputer, dérober même des restes d'alimens que les chiens avaient abandonnés dans les rues, au coin des bornes.

Gênes, tes palais ne sont encore ni assez élevés, ni assez étendus, ni assez nombreux, ni assez brillans : on aperçoit tes galères.

LETTRE XIII.

A Gênes.

Je veux vous parler de l'ex-doge L...

M. L... est un aimable et respectable vieillard. Il a tant parcouru de pays et de livres;

il a si souvent traité, dans les différens postes de sa république, avec les intérêts, les passions et les faiblesses, avec le cœur humain tout entier, qu'il n'est plus ni noble, ni ex-doge, ni sénateur, ni Génois : il est un homme.

Tous les momens que M. L... peut dérober à la gloire, il les donne à la nature, dans ses charmans jardins du Poggi. Sa vie y coule doucement sur les gazons, comme l'eau qui les arrose, qui tombe nuit et jour de ses belles fontaines.

M. L... accueille parfaitement les étrangers qui viennent le visiter au Poggi, ceux mêmes qui ne viennent visiter que le Poggi. Son âme, son esprit, ses jardins, tout est ouvert. Ses manières sont simples et nobles : ce sont les habitudes d'un homme qui a toujours été élevé, et qui ne s'est jamais élevé. Rien de plus facile que son accueil : il met d'abord à l'aise avec sa réputation, on est tout de suite avec lui.

La conversation de M. L... est souvent celle que l'on désire, et toujours celle que l'on sait faire; car personne dans la conversation ne sait autant s'oublier soi-même, et se souvenir plus des autres. Cependant M. L... préfère de

causer des arts, des sciences et des lettres qu'il a cultivés toute sa vie, et qui, après avoir contribué à sa gloire, l'en ont souvent consolé. Son oreille et son imagination sont pleines encore des plus beaux tableaux et des plus beaux airs que la poésie a composés dans toutes les langues. Des citations, mais qui naissent; des traits, mais qui échappent; des réflexions qui paraissent fines, et qui sont profondes, étincellent incessamment dans ses discours, parmi les pensées de la vieillesse.

On peut contredire M. L..., on court risque de choquer son opinion, mais jamais son amour-propre. M. L... ne méprise point; car lorsqu'il ne doute plus de son esprit, il doute encore de l'esprit humain. On peut hardiment l'interroger. Tout ce qu'il sait, il n'a pas oublié qu'il l'a appris; il répond, il donne libéralement, mais sans faste, la vérité à tout le monde.

M. L... est toujours le même à la ville ou à la campagne, dans le sénat, lorsqu'il y fait une loi, et dans ses bosquets, lorsqu'il y plante un arbuste.

Les jardins du Poggi sont délicieux. Ils sont bien loin de ressembler à ces jardins symétriques que l'orgueil a commandés, et que l'ar-

chitecture a construits ; à ces jardins où, sous l'empire monotone et sévère du ciseau, du rateau et de la ligne droite, chaque plate-bande n'offre qu'une fleur, chaque allée n'offre qu'un arbre, chaque espace qu'un grand chemin, et où le tout ne présente qu'une masse ; à ces jardins, dont les eaux captives dans des bassins sont condamnées à dormir et à se taire éternellement ; à ces jardins, en un mot, qui, quels que vastes qu'ils soient, semblent pourtant n'avoir été faits que pour un coup d'œil, une centaine de pas et une heure.

Au contraire, tout ce que la connaissance et l'amour de la belle nature peuvent exécuter, pour charmer à la fois l'œil, l'imagination et le cœur, avec du gazon, de la terre, de l'eau, des fleurs, avec toutes les ombres de la verdure, et les différens rayons du soleil, M. L... l'a exécuté.

Ces beaux jardins présentent, ou plutôt ils recèlent un enclos assez borné, qui fournit à vos pas toujours de l'espace, à vos yeux toujours des objets, toujours de la rêverie à votre âme. Il n'y a pas, dans cet enclos, une fleur qui ne brille, pas une goutte d'eau qui ne murmure et qui ne coule, pas un arbre qui ne

paraisse, et pas un seul qui se montre. Là une cabane, ici une grotte, plus loin un troupeau, mille objets qu'on y a placés à dessein, vous les rencontrez par hasard. On croit toujours être à la campagne, et on est toujours dans un jardin : on s'y promène toujours.

Il est vrai que la verdure de ces jardins est composée en grande partie de ces arbres sérieux et sombres, dont il semble que les autres saisons n'ont pas voulu, et qu'elles ont laissés à l'hiver, des pins, des cyprès, des mélèses, des chênes [illegible]; mais ces arbres d'hiver sont si bien mariés aux plus rians arbrisseaux du printemps, aux arbres les plus riches de l'automne, aux arbustes les plus brillans de l'été, aux lilas, aux tilleuls, aux platanes, que leur verdure mélancolique, égayée par le voisinage et l'alliance de ces végétaux plus aimables, cesse d'attrister la pensée et de repousser les regards. La verdure de ces jardins ressemble à la conversation de M. L.... Les pensées et les sentimens de la vieillesse y dominent; mais les souvenirs choisis des autres âges y brillent par intervalles, et la rendent encore très-aimable.

C'est M. L... qui a créé ses jardins. C'est là, c'est dans cette charmante retraite que M. L... se possède enfin lui-même.

Il a eu le courage rare, en arrivant à la vieillesse, de congédier toutes les passions, même l'amour de la gloire : il n'a gardé que l'amour de l'humanité.

Tantôt il est environné, dans son palais, des habitans de la campagne, qui viennent d'y entrer infortunés et qui en sortent heureux ; tantôt, errant sur ces gazons, parmi les concerts de ses oiseaux, à travers le silence de ses bois, au murmure de ses fontaines, il jouit d'une belle matinée du printemps, d'une calme soirée d'été, il saisit une des belles heures de l'hiver.

Souvent encore, au milieu d'un bosquet, assis seul, et retiré dans un petit temple de marbre, il aime à contempler dans le lointain, à travers le feuillage et les colonnes, la mer tourmentée par la tempête, et le sénat de Gênes par l'ambition. C'est le soir de la vie d'un sage.

LETTRE XIV.

A Gênes.

QUEL spectacle offre au philosophe et à l'homme sensible le magnifique hôpital des Incurables.

Quoi! aucun de ces neuf cents malheureux, étendus, ou plutôt enchaînés dans ces lits de douleur, ne recouvrera jamais la santé!

Ces vieillards vivront encore, et ces enfans souffriront toujours!

Je n'ai pu, sans frissonner, traverser l'étendue et le silence de ce palais de la douleur.

Du bout d'une salle à l'autre, j'entendais un mouvement et je distinguais un soupir.

Il est bien impossible que le regard parcoure cette foule d'incurables de tous maux, de tout âge et de tout sexe, sans laisser tomber quelques larmes sur ces malheureuses victimes de la vie.

A côté de ces infortunés qui ont perdu la santé, on voit, dans une salle voisine, les infortunés qui ont perdu la raison. Ainsi voilà

dans le même lieu toutes les pièces de rebut de l'espèce humaine.

On prétend que cet hôpital est plus mal administré que les autres : c'est que les maux qui sont ici sont éternels, et que la pitié est inconstante. La pitié aime aussi ce qui est nouveau, tout le cœur humain est volage.

Que viens-je d'entendre et de voir? Le doge et le sénat doivent visiter dimanche prochain cet hôpital ; et déjà on s'occupe de parer tous ces lits, de parfumer toutes ces salles, de décorer tous les murs! Quel horrible mensonge on prépare! Voilà comment on montre aux rois qui voyagent, leurs propres États.

LETTRE XV.

A Gênes.

Le charmant tableau!

Dans le milieu d'un vallon, couronné de rochers couverts d'arbustes, on voit assis au bord d'une fontaine, au pied d'un saule (c'est en été et le soir) un berger et deux bergères. Le berger joue de la flûte ; une des

bergères, tenant à la main une rose, regarde le berger et l'écoute : elle tend déjà la main pour lui présenter la fleur. L'impatience que le berger finisse, afin de lui donner la rose, et le désir qu'il continue, pour entendre encore la flûte, se combattent dans ses regards. Pendant ce temps-là, sa compagne, un peu plus jeune, ne regarde point, n'écoute point le berger; mais l'œil fixé sur la fontaine, elle rêve... A cent pas une troupe de petits enfans joue avec des agneaux, et les enlace avec des fleurs.

N'est-ce pas là une idylle de Gessner!

C'est dans le temple de Gnide, et non dans un palais de Gênes, qu'on devrait voir ce tableau. C'est Montesquieu qui aurait dû vous le copier. Il est de l'Albane.

LETTRE XVI.

A Gênes.

On peut ranger les habitans de Gênes en trois classes : les nobles, qui sont environ deux mille ; les bourgeois, commerçans, artisans, avocats, prêtres, qui composent la

masse de la population; et enfin les pauvres de toute espèce qui en sont la lie.

On distinguait autrefois à Gênes différens ordres de nobles, mais cette distinction s'efface.

On peut acheter la noblesse, c'est-à-dire ses priviléges. On fait inscrire son nom sur un registre qu'on appelle le livre d'or, moyennant environ dix mille livres. Les anciens nobles ont été obligés de faire ce sacrifice à leur sûreté. Ils aiment mieux attirer dans la noblesse, où ils peuvent continuer à les mépriser et cesser de les craindre, les bourgeois parvenus à la fortune, que de les laisser plus long-temps dans le peuple, où il n'est plus possible de les mépriser, et où il faut commencer à les craindre.

Les Génois aiment, estiment et craignent tant l'or, qu'ils n'accordent la noblesse à leurs secrétaires d'état, en récompense de leurs services, que lorsqu'ils ont fait fortune.

On a vu à Gênes des secrétaires d'état qui avaient été assez vertueux pour se retirer pauvres : la vertu est de tous les états.

Les nobles possèdent des richesses énormes; on en compte qui ont un million de rente. Des valets, des chevaux, des moines :

voilà leur faste. Quelques-uns donnent beaucoup aux pauvres ; mais aux mendians. Ils savent si mal donner, que l'Etat s'appauvrit de leurs dons. Ils font fleurir la mendicité.

Il n'y a point à Gênes de mendiant qui ne soit sûr de boire et de manger tous les jours : l'artisan n'en est point sûr.

La souveraineté est presque impuissante. La force pécuniaire ou les impôts ne passent point 2,800,000 livres. Ce qui reste de cette somme applicable aux besoins de l'Etat, après avoir passé par une foule de mains, et être tombé de chute en chute dans le trésor de la république, est peu de chose.

La force militaire n'a pas deux mille bras. On ne peut compter ni les fortifications, ni les galères.

L'opinion publique, cette force invisible, qui souvent supplée aux autres, et qui tôt ou tard en triomphe, est nulle ici. Le cœur a cessé d'obéir.

Quelle législation ! les nobles ont fait la plupart des lois.

Le code n'est partout, en grande partie, qu'une liste de priviléges.

Toutes les forces, dont nous venons de

parler, sont aussi mal administrées qu'elles sont faibles.

Le pouvoir militaire ne reste que trois mois dans les mains du même général, qui commande en cheveux longs, en manteau court et en habit noir.

Le pouvoir législatif est trop divisé ; il reste trop peu de temps dans les mêmes mains ; il faut le concours de trop de volontés pour l'exercer. L'état a trop de têtes pour en avoir une.

Les lois, dans le sénat, naissent presque toujours avant le temps ; presque jamais elles ne sont le fruit d'une lente délibération qui les mûrisse : on les jette à peine ébauchées dans une urne ; c'est la main du hasard qui les en tire : le hasard est législateur.

Le doge n'a de pouvoir distinctif que celui de mettre en débat les propositions qu'il juge à propos : pouvoir assez grand quand il a de l'esprit, trop grand quand il n'est pas honnête homme ; car le doge a pour lui tous les momens où le sénat dort, et ce vieillard dort presque toujours.

Le doge reste en place deux ans, pendant lesquels il ne peut sortir du palais que par

un décret. Le chef de cette république en est traité comme le prisonnier.

Dès que les deux ans sont expirés, il est obligé de se retirer dans sa maison, et d'y rester dix jours, gardé à vue; durant ce temps, tout citoyen a le droit de l'accuser, et le conseil des suprêmes examine sa conduite : le dixième jour, on l'acquitte : institution assez sage, mais qui n'est plus qu'une formalité.

J'oubliais de remarquer la perte de temps qu'entraînent les formalités par lesquelles on ouvre chaque séance du sénat. Un secrétaire d'état commence par lire un serment, ensuite, pendant plus de deux heures, un greffier ne cesse de crier *veniant jurare* : qu'on vienne jurer.

Les nobles sont si insoucians pour les affaires publiques, que souvent, afin d'en obtenir le nombre nécessaire pour la validité d'une délibération, on est obligé de les contraindre par des amendes : on commande la corvée.

LETTRE XVII.

A Gênes.

Le pouvoir judiciaire est aussi mal administré que tous les autres pouvoirs. Les appels sont multipliés à l'infini.

La composition des tribunaux est bizarre. Les premiers juges sont étrangers, les juges souverains, nationaux.

Les jugemens du sénat sont portés à un tribunal appelé des *suprêmes*.

La salle où siége le petit conseil, dont les audiences sont publiques, ne peut contenir deux cents personnes; la salle où siége le grand conseil, dont les audiences sont secrètes, en tient deux mille.

Les avocats de la cause font porter, à l'audience, dans des paniers, tous les livres dont ils croient avoir besoin; ils lisent les textes à mesure. Cet étalage est ridicule; il favorise la longueur des plaidoieries : elles finissent ici moins qu'ailleurs, dans une profession qui nécessairement parle beaucoup, et dans une langue où les mots coulent.

Les avocats plaident assis; situation très-défavorable aux mouvemens de l'éloquence. Aussi ces messieurs ne s'en piquent-ils pas. L'un des avocats que j'ai entendus parlait assez bon italien : l'autre, *patois*.

Cinq juges sont autour d'une table; le président est au milieu. A midi, ils se sont levés; l'auditoire s'est mis à genoux; les avocats même se sont tus : on a dit l'*angelus*. Ensuite, quelques juges sont sortis un moment; les avocats ont continué : on ne les arrête pas plus qu'on n'arrête l'heure.

On opine avec des boules noires et blanches. Cette forme allonge singulièrement les jugemens, et couvre bien des injustices.

J'ai dit que les lois civiles sont très-imparfaites : en voici un exemple. Ni les parties, ni les témoins ne signent les actes qu'ils passent devant notaires; de sorte que les notaires sont les maîtres de toutes les conventions. Les courtiers de change sont encore plus maîtres; ils n'ont pas même besoin de témoins : leur parole est un contrat.

LETTRE XVIII.

A Gênes.

Les jugemens criminels sont motivés. Le sénat a le droit de faire grâce, et il ne manque presque pas de l'accorder, pour plaire au peuple, qui appelle liberté l'impunité, comme les nobles appellent liberté l'oppression. Moyennant ces deux manières d'être libres, le peuple et les nobles sont assez quittes.

On plaide *la grâce*, et en général toutes les affaires criminelles.

Les jugemens à mort sont fort rares. Depuis six ans, on n'en a vu que deux; encore a-t-il fallu que le second eût été sollicité par le peuple. Le sénat se fit forcer la main; il fut accablé de libelles et de placards pendant deux mois. Peu s'en fallut que le coupable n'échappât; ceux qui le conduisaient au supplice le laissèrent évader; mais le peuple le poursuivit, et obligea les gens de justice de le reprendre : il avait commis dix meurtres.

On voit à l'entrée de la ville, dans la muraille, des pierres diffamatoires. Ces pierres contiennent la condamnation de certains coupables, et les vouent à l'exécration publique. Avec des pierres diffamatoires et des statues, on pourrait créer bien des vertus et anéantir bien des vices. On aurait une morale publique.

Les Génois sont vindicatifs; mais cet esprit de *vendetta* tient à la difficulté d'obtenir justice, soit contre les nobles, à raison de leur pouvoir; soit contre les égaux, à raison de la protection des nobles. Par-là, le nombre des assassinats s'explique, et leur motif se justifie, ainsi que l'impunité générale. La plupart des assassinats ne sont pas des crimes, mais une justice; il faut bien qu'elle se fasse de manière ou d'autre.

Toutes les nations ont commencé par cette justice criminelle. Le duel en est un débris et une preuve.

LETTRE XIX.

A Gênes.

Le pouvoir de l'administration passe par tant de mains et si vite, qu'on ne sait à qui s'adresser : tous les ordres se croisent, se contrarient, se détruisent ; et quelle administration ! Il est d'usage que le sénat demande pour l'état au pouvoir ecclésiastique la permission de faire gras pendant le carême. Cette année, comme les nobles, de qui cette demande dépendait, avaient beaucoup de morue à vendre, le sénat n'a pas demandé la permission, et l'état a fait maigre. Mais les nobles ont vendu leur morue.

Une foule de traits semblables ont inspiré au peuple une si grande horreur pour les nobles, que récemment on a fait publiquement des imprécations contre la république, c'est-à-dire contre les nobles.

La décadence des mœurs, des arts et des lumières n'est pas douteuse. Il n'y a plus l'académie ; nul sculpteur, nul peintre ;

12,000 métiers au lieu de 30,000. Tout s'éteint.

Cependant il y a encore dans le peuple des hommes très-instruits. J'ai vu dans beaucoup de mains l'*Administration des Finances*. Tout ce qui lit a lu cet ouvrage; tout ce qui pense l'apprécie; tout ce qui sent en est enthousiaste. En effet, quelle importance dans les principes! quelle profondeur dans les réflexions! quelle précision dans les idées et le style! C'est celui des grands écrivains. Il respire d'ailleurs un amour religieux pour le bonheur des hommes, qui est comme l'âme de tout l'ouvrage : j'ai presque dit la divinité. Cet écrit administrera l'Europe. L'envie aura beau mordre la statue de M. de Necker : elle est de bronze.

LETTRE XX.

A Gênes.

LE *sigisbéisme* mérite une attention particulière.

Il n'est, dit-on, nulle part plus en vogue qu'à Gênes.

Qu'est-ce en apparence qu'un sigisbé? qu'est-il dans la réalité? comment une femme en prend-elle? comment un homme veut-il l'être? comment les maris en souffrent-ils? est-ce le lieutenant d'un mari? jusqu'à quel point le représente-t-il? quelle est l'origine de cet usage? quelle cause l'entretient ou l'altère? quelle influence a-t-il sur les mœurs? en trouve-t-on des traces ou des approximations dans les mœurs des autres peuples? Questions difficiles à résoudre! En deux mots, le *sygisbé* représente à peu près, à Gênes, l'ami de la maison à Paris.

Les femmes n'ont ici nulle autorité domestique: le mari ordonne et paie. Chez beaucoup de nobles et de riches, un prêtre est l'économe. J'en ai vu un contrôler le déjeûner qu'on portait à une dame.

Les Génoises sont très-mal mises; elles confondent la richesse et les ornemens, les ornemens et la parure; nulle intelligence des convenances de la coiffure avec les traits, des couleurs avec le teint, des étoffes avec la taille; pas une ne sait pallier un défaut, ni faire valoir une beauté, ni dissimuler des années. Elles se fardent toutes, même les

plus blanches. Le blanc est à la mode à Gênes, comme le rouge l'est à Paris; le rouge est déshonoré à Gênes, ainsi que le blanc parmi nous : contraste qui paraît bizarre, mais quand on n'a pas voyagé.

Les femmes ont adopté un certain voile que l'on appelle *mezzaro*. Elles peuvent sortir et aller seules partout avec ce voile, sans qu'on puisse le trouver mauvais. Ce voile cependant ne les cache point; il ne cache que beaucoup d'intrigues.

Les mœurs, à Gênes, sont dépouillées de toutes ces affections naturelles qui ailleurs en font l'ornement, le bonheur et la vertu. On n'y est pas mère, on n'y est pas enfant, on n'y est pas frère; on a des héritiers et des collatéraux. On n'est pas même amant : on est un homme ou une femme.

Les jeux de hasard sont permis publiquement à Gênes. Il n'est pas étonnant que des souverains, qui jouent à la bourse aux effets publics toute la matinée, jouent, tout le soir, aux cartes dans leurs assemblées. Malgré le jeu, ils s'ennuient beaucoup. Ils ne se rassemblent jamais pour dîner ni pour souper ensemble; dans les assemblées, on sert des rafraîchissemens, on illumine, on gagne

ou l'on perd, et le sygisbéisme va son train.

La superstition est excessive à Gênes : les pavés sont noirs de prêtres et de moines ; les rues sont éclairées par des *madones*, suffisamment..

Cette ville offre les contrastes les plus singuliers. Il y a tant de libertinage à Gênes, qu'il n'y a pas de filles publiques ; tant de prêtres, qu'il n'y a point de religion ; tant de gens qui gouvernent, qu'il n'y a pas de gouvernement ; tant d'aumônes, que les pauvres y fourmillent.

LETTRE XXI.

À Gênes.

QUEL est ce superbe monument? Sa masse, son élévation, son étendue, sa magnificence m'étonnent. C'est un hôpital! on l'appelle *albergo di poveri* : l'asile des pauvres. Il fallait l'appeler le palais des pauvres. Mais que ces colonnes de marbre, que tous ces pilastres de marbre, que tous ces monumens de marbre me blessent! chacune de ces colonnes

tient la place de plusieurs hommes. A-t-on voulu rendre aux pauvres, dans un seul palais, la part qui leur appartient dans tous les palais.

Les pauvres sont recueillis ici dans un asile, et non renfermés dans une prison. Ils sortiront tous après-demain s'ils le veulent, les filles avec une dot, les hommes avec un métier. Ces bienfaits-ci ne sont pas des chaînes.

On a pris soin de répandre dans l'immensité de cet édifice les statues de tous les bienfaiteurs qui l'ont fondé ou qui l'entretiennent. Les premiers sont représentés assis; les seconds, debout. Heureux et attendrissant emblême! distinction ingénieuse!

Je suis bien aise pour les âmes sensibles qui sont cachées ici sous la misère, qu'elles puissent attacher leur reconnaissance à quelque chose qui offre plus de prise que n'en offre un nom; à des images, à du marbre.

On doit cet hôpital et ses revenus à plusieurs causes: à la vanité, à la religion, à la pitié.

Les revenus de cet hôpital sont immenses: ils suffiraient pour nourrir quatre fois

autant de pauvres; mais il a des administrateurs.

J'ai vu dans la chapelle un médaillon de marbre. Il représente *Jésus mort dans les bras de sa mère :* c'est Jésus, c'est la mort, c'est une mère; et c'est Michel-Ange.

Voici des statues qui figurent une Assomption : on les doit au ciseau du *Puget*, qui, en représentant un miracle, en a fait un.

LETTRE XXII.

A Gênes.

Les églises ressemblent ici à des salles de spectacles.

Il est difficile d'entasser plus de dorure, plus de peinture, plus de marbre; mais que ce faste et ce luxe sont déplacés!

Il faut que le cœur, dans un temple, ne trouve que Dieu pour se prendre; tous ces tableaux, toutes ces statues, tous ces ornemens le retiennent. On ne doit mettre entre l'homme et Dieu, que ce qui les rapproche, l'immensité qui les sépare.

Le milieu d'une forêt vaste et profonde,

tel serait à mon gré le plus beau des temples; le seul ornement que je lui voudrais, c'est un jour sombre. C'est là que les Gaulois croyaient Dieu; c'est là que les imaginations vives le sentent.

C'est donc bien mal entendre l'architecture des églises, que d'en faire, comme à Gênes, des salons de palais ou des salles de spectacles.

On doit excepter la cathédrale, qui a quelque majesté; et il faut faire grâce à l'église de Carignan, en faveur de la statue de Saint-Sébastien, créée par le ciseau du *Puget*.

L'expression du visage est admirable. La douleur y combat avec la foi. Que ce marbre souffre! Ils ont eu la barbarie de percer de flèches un si beau corps, de tourmenter si cruellement une si belle âme! elle semble n'attendre que le moment d'échapper à la douleur, et de retourner au ciel.

Voici une autre statue du *Puget*, représentant je ne sais plus quel évêque: elle est belle aussi; mais elle est près de Saint-Sébastien: on l'admire; mais on vient d'être touché.

LETTRE XXIII.

A Lucques.

Je m'éveille dans une ville où, il y a environ deux mille ans, Pompée, César et Crassus déchirèrent l'univers romain, et le partagèrent entre eux.

Sûrement, après y avoir passé ce contrat devant quatre cent mille hommes, ils n'y dormirent pas aussi bien que moi.

Au lieu du sénat de Rome, j'ai trouvé le sénat de Lucques !

Tout l'empire de Lucques a huit lieues carrées. Une population de cent vingt mille habitans s'efforce tous les ans, en ne mangeant pas la moitié de l'année, de vivre pendant toute l'année.

Cet arbre, planté dans un sol fertile, mais peu étendu, a encore le malheur d'avoir deux cents branches gourmandes, ou deux cents familles nobles.

D'un côté, le privilége d'opprimer ; de l'autre, la nécessité de souffrir l'oppression: voilà ce qui s'appelle ici, comme dans toutes

les aristocraties ou tyrannies à cent têtes, *la liberté*.

Le mot *libertas* est écrit en lettres d'or sur les portes de la ville et à tous les coins des rues; et à force de lire le nom, le peuple a cru posséder la chose.

Les nobles ont soin de célébrer tous les ans une grande fête en mémoire de *la liberté*. Mais comment est-il possible que le peuple croie à la liberté? — Comment? Ils croient bien que ce crucifix de bois qu'on appelle *Volto Santo*, à qui l'on met des pantoufles de velours cramoisi les jours ouvrables, et des pantoufles de drap d'or tous les dimanches, un beau jour a pris sa volée de l'église Saint-Ferdina, où apparemment il s'ennuyait, pour venir s'établir dans une chapelle au milieu de la cathédrale.

J'ai obligation de plusieurs détails importans sur Lucques au comte de R..., un des principaux tyrans de cette petite ville.

Le comte de R... a vécu beaucoup en France. Il parle très-bien français, surtout à *Théréza M...*, qui pense en anglais, et parle en français. Elle m'a dit que quand on a ouvert la littérature française, on ne pouvait plus supporter la littérature italienne. « Ah!

madame, le Tasse, l'Arioste. — L'Arioste et le Tasse, m'a-t-elle répondu, sont des poètes de tous les pays, et leur langue n'a été que la leur. — Et Métastase, ai-je ajouté, car sûrement vous êtes sensible? » (je voulais dire qu'elle était jolie.) Elle a très-bien entendu : elle a souri. « Métastase, à la bonne heure; encore n'a-t-il que le trait. Racine, au contraire, peint et finit; Métastase effleure le cœur; Racine le blesse. » Théréza M... dit de ces choses-là, et Théréza M... est jolie.

Le comte m'a introduit le même soir dans la principale conversation des nobles Lucquoises : c'est l'ennui qui y préside.

Les femmes m'en ont fait confidence, et elle était inutile. Une loi barbare qui a osé attenter à leurs charmes, qui leur a ôté la parure, les condamne à porter le deuil pendant tout le cours de l'année. Dans le carnaval, il est vrai, elles portent des robes de couleur, et en changent alors tous les jours. Etranges lois somptuaires!

J'ai eu beaucoup de peine à me procurer les lois criminelles de l'État de Lucques; on ne les trouve pas chez les libraires : un avocat m'en a vendu un exemplaire, et prétend me l'avoir cédé.

J'ai représenté aux nobles Lucquois combien il était extraordinaire que dans une république on ne pût se procurer la connaissance des lois criminelles. « On est sensé les savoir, m'a-t-on répondu. — Dans une république, Messieurs, on ne doit pas être sensé savoir les lois ; on doit réellement les savoir : passe dans certaines monarchies, où les lois sont incertaines et impuissantes.

« Expliquez-moi, monsieur le comte, comment la loi interdit aux citoyens la judicature, et la confie à des étrangers? — C'est afin que les juges, n'ayant aucun rapport intime avec les concitoyens, soient plus impartiaux.

« — Mais, monsieur le comte, je veux que les étrangers n'apportent aucune relation intime avec les citoyens, pouvez-vous les empêcher d'en contracter tôt ou tard? D'ailleurs, le meilleur gardien de l'intégrité d'un juge, n'est-ce pas l'opinion publique? Or l'opinion publique a bien moins de prise sur des étrangers qui passent, que sur des citoyens qui demeurent. L'honneur de tout homme est dans sa patrie. — Que voulez-vous? c'est l'usage dans l'Italie. — Cet usage médit de l'Italie.

« Monsieur le comte, pourquoi les jugemens

civils sont-ils soumis à l'appel, et non pas les jugemens criminels ? — Cet usage est ancien. Il a été établi dans des temps de troubles, à la suite des guerres civiles. Il fallait alors en imposer au peuple ; il fallait suspendre le glaive immédiatement sur sa tête. — Je me doute bien que cette loi, comme tant d'autres, a été faite non pour le peuple, mais contre le peuple. Les trois quarts des lois ne sont que des armes; les lois les plus douces sont des chaînes. Mais ce temps de troubles est passé. Pourquoi donc maintenez-vous l'usage ? — On y est fait. Il est dangereux d'innover dans les républiques. — Vous avez raison ; dans un Etat où le sommet écrase la base, le moindre mouvement dans la base est toujours fatal au sommet.

« Permettez-moi encore une question. Par l'effet de vos substitutions indéfinies, de votre droit d'aînesse, qui interdit aux cadets tout établissement convenable, le nombre des individus nobles, et même des familles nobles s'éteint insensiblement. — Cela est vrai. — Cet inconvénient vous oblige, pour remplir les différens départemens du souverain, d'y appeler les jeunes nobles, dès qu'ils sont devenus majeurs. — Cela est vrai. — Mais pour-

quoi ne corrigez-vous pas un abus si dangereux ? Pour cet abus-ci, vous êtes sans excuse, il n'y va que de votre intérêt. — L'intérêt présent, vous le savez, prévaut presque toujours sur l'intérêt à venir. On est homme avant tout; on n'est citoyen qu'après. Vos réflexions sont justes; on les a faites. Il est certain que l'ordre des nobles est fort réduit; qu'à peine pouvons-nous former le nombre de cent-vingt, nécessaire pour exercer en entier la souveraineté. — Mais comment les cadets, qui opinent au sénat, souffrent-ils des lois si oppressives ? — Les frères n'ont entre eux qu'une seule voix au sénat, et les aînés y viennent toujours. Je conçois maintenant pourquoi vous avez tant divisé l'exercice de la souveraineté, et l'avez en même temps abrégé au point que, dans la révolution de deux mois, il n'en reste plus dans aucune main; et que, dans la révolution de deux ans, il en a passé par toutes. Vous vous êtes craints vous-mêmes, mais peut-être trop; et pas assez, au contraire, les étrangers et le peuple. Vous avez organisé votre gouvernement, comme si vous deviez toujours être en guerre entre vous, et toujours en paix avec vos voisins. — Cela peut être; cependant nous ne craignons rien.

— Tant pis. Une république n'a jamais tant à craindre, que lorsqu'elle ne craint plus rien. Mais d'où vient votre sécurité? — Le grand-duc a confirmé tous nos priviléges. — Et vous ne craignez pas un homme qui peut confirmer tous vos priviléges?.... Du côté du peuple, j'en conviens, je vous crois plus en sûreté. Il est pauvre, vous lui vendez le pain; vous lui donnez des fêtes. Il croit au *Volto Santo*, et même à la liberté, et vous autres nobles, croyez peu de chose. — Il est vrai qu'en général les nobles ont beaucoup de philosophie. — Oui, de la philosophie de Machiavel. Vous crevez donc aussi les yeux à vos esclaves? Le trône s'appuie donc aussi chez vous sur l'autel? Pourvu qu'il se soutienne, n'importe comment, sur le sable ou sur le roc.

« Monsieur le comte, vous pourriez me taxer, non pas d'indiscrétion, mais d'impertinence, si je creusais davantage votre constitution: parlons à présent de tableaux. — Volontiers, me dit-il; nous serons peut-être plus d'accord sur ce chapitre. Voulez-vous venir voir les miens? Nous irons voir ensuite ceux du comte de B.... »

Le comte de R... a plusieurs beaux tableaux; mais ceux du comte de B... sont su-

périeurs. Il possède l'esquisse de la belle cène de *Paul Véronèse*, dont l'original est à Gênes.

Ah! voilà le Corrège; car voilà la grâce. C'est un petit enfant qui caresse un agneau. Il le touche à peine : on dirait que ses petites mains le baisent.

Parler d'autres tableaux, après avoir parlé d'un tableau du Corrège! Les Grâces ne me le pardonneraient jamais.

Que reste-t-il donc à dire sur Lucques?

A Lucques, il faut entrer dans le palais du sénat; mais seulement pour avoir vu le palais du sénat de Lucques.

A Lucques, j'ai vu sur la boutique d'un libraire, un livre intitulé : *Des avantages et de la sainteté de la Virginité, prouvée par l'écriture et la vie des enfans*; et sur la table du sénat, un livre intitulé : *De la richesse des Nations*, par Smith.

A Lucques, on peut visiter la bibliothèque des Jacobins, pour voir des livres qu'on ne lira jamais.

A Lucques, quoi qu'en dise M. de..., on est assailli de pauvres, et le peuple n'est pas féroce.

Le peuple est-il heureux à Lucques? Car

voilà par où il faut finir toutes les recherches et toutes les questions sur un peuple.

Mais que cette question est difficile à résoudre, qu'il est difficile de définir le bonheur et le malheur d'un peuple, et surtout de les mesurer! « Avec le poids de la population, m'a dit le comte de R.... » Or, d'après ce poids, a-t-il ajouté, le peuple de Lucques est heureux. La population, en effet, est telle ici, que le pays ne peut la nourrir.

« Vous croyez, M. le comte, au bonheur de pères qui ne peuvent nourrir leurs enfans, d'enfans qui sont obligés de fuir leurs mères, de citoyens que leur patrie expose? — Mais, vous savez pourtant bien que la population est le thermomètre de la prospérité d'un pays. — Je sais, M. le comte, qu'on le prétend, qu'on le dit, qu'on l'écrit; mais peut-être en est-il de cela comme de presque tout; le bien est au milieu. Je crois qu'en-deçà et au-delà d'une certaine masse de population, le malheur d'un peuple commence. Il faudrait considérer la population sous différens points de vue, comme cause en effet de la prospérité publique, dans les grands et petits États, dans certaines situations politiques, à diffé-

rentes époques de la civilisation; et c'est ce qui est encore à faire. »

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le peuple lucquois n'est pas content. « Que dis-tu, mon ami, de la liberté? disais-je à un homme du peuple. — Bonne pour les nobles, Monsieur, mais non pour nous. — Et un autre : *timor* fait plus ici qu'*amor*. — Et un autre : les nobles ne paient aucun droit d'entrée; on n'ose pas fouiller leurs voitures. »

Les nobles s'occupent beaucoup plus ici, qu'à Gênes, du gouvernement. Ils ont à la vérité beaucoup moins d'autres intérêts; ils n'ont pas celui de commerce : d'ailleurs la petitesse de leur État est à la fois, pour eux, une sauve-garde, et une menace continuelle. Hier, le sénat de Lucques est resté assemblé depuis cinq heures du soir, jusqu'à quatre heures du matin. De quoi était-il question? De donner une retraite à un sergent.

Il n'y a pas six cents hommes de garnison à Lucques, et M. de*** en compte six mille.

Les paysans lucquois se tuent pour la moindre querelle; pour une injure, un coup de couteau. Les disputes ne sont pas longues avec de pareils argumens. Le voisinage des montagnes, la proximité des États voisins, et

le défaut de bonne justice, entretiennent dans ce peuple cet esprit de *vendetta*.

Adieu, Lucques; adieu M. R....; adieu, *libertas*; mais, adieu, surtout, *Théréza M.....*; car il n'y a vraiment que vous, *Théréza M....*, que l'on quitte en partant de Lucques.

LETTRE XXIV.

A Pise.

Avant d'arriver à Pise, on rencontre des eaux minérales.

Le grand-duc y est depuis trois semaines avec la grande-duchesse et quelques-uns de leurs enfans qu'on inocule.

J'ai visité les bains. C'est la plus belle eau qui coule dans le plus beau marbre, et avec elle, dit-on, la santé.

Pise est bâti sur les deux bords de l'Arno. Il est désert. Une population de cent vingt mille citoyens, sous les consuls et les premiers Médicis, s'est réduite insensiblement à quinze mille habitans sous les rois. Il est vrai

que le commerce de l'Inde ne passe plus par l'Italie.

La cathédrale de Pise, qu'on appelle le *Dôme*, mérite l'attention du voyageur. Sa tour fixe d'abord les regards : elle les effraie. Elle est tellement inclinée, qu'on croit qu'elle tombe; mais ce qui rassure, c'est que, depuis plusieurs siècles, elle tombe comme l'Empire romain sous les Césars.

Ce phénomène est la matière d'un grand problême. Est-ce un accident du sol, ou la volonté de l'architecte qui a incliné cette tour? Discuter ici cette question, serait une belle occasion pour être ridicule ou ennuyeux; il faut tâcher de la manquer.

Il vaut mieux considérer les portes d'airain de la cathédrale, qui ont servi, sans doute, de modèle à ce demi-vers de Virgile : *Spirantia mollius æra.* Cet airain respire en effet.

La cathédrale est grande et majestueuse; deux rangs de colonnes antiques de granit, au nombre de soixante-dix, et qui sont les débris d'anciens temples, n'ont pu être défigurés par le goût gothique qui les a rassemblées là.

Le baptistère, ou la rotonde, a aussi son mérite.

Mais on est saisi, on est frappé, en entrant

dans le *Campo santo*, autrefois le cimetière des Pisans, superbe et immense cloître, rempli de tombes et de mausolées de marbres, dont plusieurs sont admirables. Un de ces mausolées a été érigé à Algarotti par le roi de Prusse. *Ovidii æmulo, Newtonii discipulo, Fredericus magnus*. Les noms d'Ovide, d'Algarotti, de Newton, de Frédéric, sur un tombeau!

Le milieu de ce cloître est un jardin, dont le sol est de la terre sainte, que les Pisans apportèrent, du temps des croisades, pour y enterrer leurs morts. Cette terre a, dit-on, une propriété remarquable ; elle dévore un cadavre en une heure. Mon imagination retournera plus d'une fois au *Campo santo*. Tous ces marbres, toutes ces épitaphes, ce long cloître, ce silence, cette solitude, cette terre, ces grands murs, ces siècles : que le cœur est ému et pressé parmi tout cela!

LETTRE XXV 1).

A Florence.

La plus belle galerie du monde, mon cher ami, est à Florence : mais je ne vous parlerai point aujourd'hui de tableaux, de statues, d'images : j'ai vu Léopold et son peuple.

Léopold aime son peuple, et il a supprimé les impôts qui n'étaient pas nécessaires ; il a licencié presque toutes ses troupes ; il n'en a gardé que ce qu'il fallait pour en conserver un modèle.

Il a détruit les fortifications de Pise, dont l'entretien était fort coûteux ; il a renversé les pierres qui dévoraient les hommes.

Il a trouvé que sa cour lui cachait son peuple ; il n'a plus de cour. Il a établi des manufactures ; il a fait ouvrir partout des chemins superbes, et à ses frais ; il a fondé des

1) Cette lettre, adressée à M. le marquis de Marnésia, a été insérée dans son intéressant poëme sur *la Nature champêtre*.

hôpitaux : on dirait que les hôpitaux, dans la Toscane, sont les palais du grand-duc. Je les ai visités, et j'ai rencontré partout la propreté, l'ordre, les soins délicats et attentifs. J'ai vu des vieillards malades : ils avaient l'air d'être servis par leurs enfans. J'ai vu des enfans malades : ils avaient l'air d'être servis par leurs mères. Je n'ai pu voir, sans verser des larmes, ce luxe de la miséricorde et de l'humanité. Sur les façades de ces hôpitaux, on a donné à Léopold le titre de *père des pauvres*. Les hôpitaux seuls lui donnaient ce titre. Il est des monumens qui n'ont pas besoin d'inscriptions. Le grand-duc vient souvent visiter ses pauvres et ses malades ; il ne néglige pas le bien qu'il a fait ; il n'a pas seulement des mouvemens d'humanité, il a une âme humaine. Il ne paraît jamais dans ce séjour des angoisses et des douleurs sans faire verser des larmes de joie ; il n'en sort jamais sans être couvert de bénédictions. On croit entendre la reconnaissance d'un peuple heureux, et ces cantiques s'élèvent d'un hôpital.

On peut être présenté au grand-duc, sans avoir quatre cents ans de noblesse, sans descendre de ceux qui ont disputé la couronne à

ses ancêtres. Son palais est ouvert à tous ses sujets sans exception, comme les temples. Il y a seulement trois jours dans la semaine consacrés plus particulièrement à une certaine classe d'hommes : ce n'est ni aux grands, ni aux riches, ni aux peintres, ni aux musiciens, ni aux poëtes ; c'est aux malheureux.

Ailleurs, le commerce et l'industrie sont devenus, comme les terres, le patrimoine d'un petit nombre d'hommes : chez Léopold, tout ce qu'on sait faire, on peut le faire ; on a un état, dès qu'on a un talent ; et il n'y a qu'un seul privilége exclusif ; c'est le génie.

Les prières qu'on fait à Dieu pour lui demander des moissons, ne font plus descendre la famine dans les campagnes. Ce prince a enrichi l'année d'un grand nombre de jours de travail, qu'il a repris à la superstition, pour les rendre à l'agriculture, aux arts et aux bonnes mœurs. Il est occupé d'une réforme entière de sa législation. Il a vu une lumière nouvelle dans quelques livres de France ; il se hâte de la faire passer dans les lois de Florence. Il a commencé par simplifier les lois civiles, et par adoucir les lois crimi-

nelles. Il y a dix ans que le sang n'a coulé en Toscane sur un échafaud. La liberté seule est bannie des prisons : le grand-duc les a remplies de justice et d'humanité.

Cet adoucissement des lois a adouci les mœurs publiques, les crimes graves deviennent rares, depuis que les peines atroces sont abolies : les prisons de la Toscane ont été vides pendant trois mois.

Le grand-duc a porté deux lois somptuaires admirables, l'accueil qu'il a fait à la simplicité, de son exemple.

Quand le soleil se lève sur les États de ce prince, déjà le prince les gouverne. A six heures du matin, il a essuyé bien des larmes. Ses secrétaires d'État sont des commis.

Les nobles trouvent qu'il ne les distingue pas assez ; les prêtres, qu'il ne les craint pas assez ; les moines, qu'il ne les enrichit pas assez ; les gens en place, qu'il les surveille trop. Dans ses États, le magistrat juge ; le militaire sert ; le prélat réside ; l'homme en place fait sa place : c'est que le prince règne.

Ses enfans ne sont pas élevés dans un palais, mais dans une maison : il cherche à en faire des hommes, non pas des princes ; car

ils le sont. L'éducation qu'on leur donne les rapproche sans cesse des malheurs dont leur condition les éloigne. On expose leurs cœurs à tout ce qui peut les ouvrir à la pitié et à la bienfaisance. — J'ai vu dans leurs mains les ouvrages de Locke.

« Je ne connais, disait un jour le grand-
« duc, que deux sortes d'hommes dans mes
« Etats : les gens de bien et les méchans. »

Il est question, dans ce moment, de donner des fêtes au roi et à la reine de Naples : on lui a proposé, pour subvenir aux frais, une imposition fort modique. « Ma femme, a-t-il
« répondu, a encore pour trois millions de
« bijoux. »

Le grand-duc est heureux, car ses peuples sont heureux, et il croit en Dieu. Quelles doivent être les jouissances de ce prince lorsque tous les soirs, avant que de fermer les yeux sur son peuple, avant de se permettre le sommeil, il rend compte au souverain Être du bonheur d'un million d'hommes pendant le cours de la journée ! Figurez-vous un tel prince dans une telle confidence avec Dieu.

J'oubliais une parole de Titus. On regrettait un jour, devant le grand-duc, que ses

Etats ne fussent pas plus étendus. « Ah! s'é-
« cria-t-il, il y a encore des malheureux
« dans mes Etats! »

LETTRE XXVI.

A Pise.

Hier, en vous parlant du grand-duc, je ne vous ai montré que les rayons du soleil; je veux vous montrer aujourd'hui ses taches, du moins celles qu'on lui reproche, celles que l'envie prétend avoir découvertes, mais avec son œil louche, qui faisait lui-même ces taches.

On dit contre le grand-duc:

« Depuis qu'il a établi la liberté absolue « du commerce et de l'industrie, les arti« sans sont sans pain. »

« Depuis qu'il a défendu d'emprisonner « les débiteurs, on ne prête plus aux mal« heureux. »

« Le grand-duc protége la mendicité. »

On dit enfin contre le grand-duc:

« Il hait le fisc et la noblesse, et il les « vexe. »

Écoutez ma conversation, sur les trois premiers chefs d'accusation, avec une personne très-instruite : nous discuterons une autre fois le quatrième.

J'ai visité, lui ai-je dit, l'hôpital de Pise ; je n'ai jamais vu d'hôpitaux où l'humanité eût moins à se plaindre des palais. L'inscription qu'on lit sur la porte ne flatte pas : la providence de Léopold, père des pauvres : *Providentia Leopoldi, patris pauperum.* Je l'ai vu cette providence, je l'ai vu de mes yeux.

« — On pourrait encore mieux faire, m'a répondu la personne avec qui je parlais. — Ces hôpitaux ont du moins un grand avantage, c'est qu'ils sont très-aérés : l'air est pour la santé le premier des alimens, et le premier des remèdes pour la maladie. — Vous avez vu nos hôpitaux ? Vous ne voyagez pas comme *la foule* des Anglais. Sur cent, il n'y en a pas deux qui cherchent à s'instruire. Faire des lieues par terre ou par eau, prendre du punch ou du thé dans des auberges ; dire du mal de toutes les autres nations, et vanter sans cesse la leur : voilà ce que *la foule* des Anglais appelle voyager :

le livre de poste est le seul où ils s'instruisent.

Mais, dites-moi, je vous supplie, quel effet la liberté indéfinie du commerce a-t-elle produit? — Un si bon effet, que je ne conseillerais à qui que ce fût de tenter de rétablir le régime réglementaire : il serait lapidé par le peuple. J'ai lu tout ce qui a été fait et écrit dans votre pays pour ou contre la liberté. L'expérience a résolu la question en faveur de la liberté. Avant elle, il y eut en Toscane deux années pauvres ; il fallut que l'Etat achetât du blé ; il en coûta à l'Etat cent mille écus : il y eut beaucoup de troubles, et l'on aperçut la famine. Depuis la liberté, il est survenu trois années plus fâcheuses ; on n'a pas acheté du blé ; on n'a pas contracté de dettes, il n'y a pas eu de troubles, et la Toscane a vécu. Je crois, à la vérité, qu'il faut, pour que la liberté du commerce soit salutaire, qu'elle soit indéfinie : quand on gêne le cours des rivières, il y a toujours des stagnations et des débordemens. La liberté du commerce a augmenté singulièrement la culture et l'industrie; les laboureurs sont riches, les artisans à leur aise. Les premières années ont été pénibles;

mais c'est le sort des commencemens : lorsque la liberté commence à marcher toute seule, elle fait toujours quelque chute, mais chaque chute l'instruit, et chaque pas la fortifie. — Sans doute, ai-je répondu, toutes les lois qui prohibent autre chose que des délits, sont oppressives. »

J'ai demandé ensuite si le grand-duc s'occupait d'extirper la mendicité dans ses Etats; car la mendicité est une des grandes plaies, un des grands crimes des sociétés actuelles. La mendicité est une exposition des hommes.

« Le gouvernement s'en occupe, me répondit mon interlocuteur : mais il ne peut aller vîte : la mendicité est favorisée par des préjugés religieux et des intérêts particuliers. On emploie ici les mendians à savoir ce qui se passe dans les églises ; combien on a brûlé de cierges au salut ; quel prêtre a officié : et d'ailleurs on fait faire à ces mendians beaucoup de petites commissions à peu de frais. Si le gouvernement gênait la mendicité, la superstition crierait à l'impiété, et l'avarice au despotisme : la mendicité a donc en Toscane des racines plus fortes et plus profondes que partout ailleurs : elle en a sous les autels.

« — Est-il vrai, ai-je demandé ensuite, que la défense faite aux créanciers d'emprisonner les débiteurs, ait été cause qu'on a moins prêté aux malheureux, et qu'ils ont moins de ressources dans leurs besoins ?

« — On le craignait ; l'événement a rassuré. Ce n'était jamais la caution de la liberté qui déterminait à prêter, puisque cette caution était toujours inutile ou onéreuse. La loi a laissé aux créanciers la saisie des biens. Tout homme malheureux trouvera toujours à emprunter sur sa probité ; celui qui n'en a point ne trouvera pas : mais c'est un bien, on ne saurait rendre la probité trop nécessaire. »

Satisfait de ces réponses si lumineuses, quoique si simples, je demandai si on avait supprimé en Toscane la question et la peine de mort. « Elles le sont, non par une loi, mais par des ordres, on attend l'expérience pour faire une loi. — En effet, l'expérience seule révèle tous les biens secrets et tous les maux cachés ; et une bonne législation est comme la bonne physique, elle doit être expérimentale. Il faut essayer les lois. »

Il fut question encore des asiles supprimés en Toscane, et maintenus à Rome, des abus

et du scandale de cet usage, de l'impossibilité que l'État ecclésiastique fût bien gouverné; d'une bulle qui excommunie tous ceux qui, des États du pape, importent en Toscane certaines marchandises. « Un paysan, me dit mon interlocuteur, répondit un jour assez plaisamment, « que cette excommu-« nication ne lui faisait rien; qu'elle ne pou-« vait tomber que sur son âne, qui seul por-« tait la denrée, et qui heureusement avait « bon dos. » Nous parlâmes encore de la convention, entre tous les États d'Italie, de se rendre les criminels, excepté entre Gênes et la Toscane, enfin de beaucoup d'autres objets d'économie politique.

Avec qui ai-je eu cette conversation? à qui ai-je fait ces objections? qui les a ainsi résolues? Un écrivain? un magistrat? un particulier? C'est le grand-duc. C'est lui qui m'a donné une heure d'audience, qui a permis que je le questionnasse, que je le pressasse, que je le critiquasse; c'est le grand-duc qui a dit toujours: « On a fait, le gouvernement a fait; » qui n'a jamais parlé de lui: c'est le grand-duc qui a cette raison, cette simplicité, cette facilité; c'est le grand-duc qui repoussait tous mes éloges, qui les

parait avec une adresse que je n'ai pu tromper que deux ou trois fois ; c'est le grand-duc qui m'a parlé pendant une heure, debout, dans un cabinet, où une simple table est un bureau, des planches de sapin sans couleur, un secrétaire, un bougeoir de fer blanc, un flambeau; car le grand-duc n'a d'autre luxe que le bonheur de son peuple. — Et le grand-duc ne règne que sur la Toscane!

En sortant de cette audience, j'ai été admis à celle des trois aînés de ses enfans, dont le premier a seize ans. Le comte de Manfrédini, leur gouverneur, et digne de l'être, m'a introduit dans leur chambre ; car leur appartement (je l'ai déjà dit, mais il est bon de le répéter), car leur appartement est une chambre, et leur palais une maison.

J'ai trouvé l'aîné lisant le livre *de la grandeur et de la décadence des Romains*. « Monseigneur, vous apprenez donc l'histoire ? — Oui, Monsieur, c'est ma principale étude, avec L'*Essai de Locke sur l'entendement humain*. — Monseigneur, vous étudiez Locke ! Il vous sera bien utile, lorsqu'un jour il vous faudra régler des cerveaux humains dans vos Etats, d'avoir décomposé le cerveau humain.

dans votre cabinet. Mais permettez-moi de vous inviter à joindre à la lecture de Locke, celle de l'*Art de penser*, et de la *Logique* de l'abbé de Condillac. « — Nous savons que ces ouvrages existent, nous les lirons. » Nous avons causé ensuite sur Locke et sur Condillac, sur les avantages de l'esprit métaphysique qui seul conduit à la vérité, et de l'esprit analytique qui seul la trouve, sur le système de la liaison des idées, si fécond en vérités importantes, dont Condillac s'est prétendu l'inventeur, et qui tout entier est dans Locke. J'étais ravi, j'étais attendri de voir un prince s'essayer à l'art de rendre les hommes heureux; en apprenant l'art de connaître l'homme. Ce prince pourra gouverner par lui-même, car il connaîtra; il pourra vouloir.

Ce matin, en me promenant dans le jardin botanique, j'ai rencontré un petit enfant à qui un démonstrateur faisait connaître les plantes : c'était un enfant du grand-duc. On aime à voir les enfans des rois avec la Nature.

Il faut maintenant quitter le grand-duc à Pise; et l'aller chercher à Livourne. Le grand-

duc est en effet dans tous ses États, et on le sait: c'est sa police.

Quelqu'un me disait: « Il ne faut pas savoir tant de gré au grand-duc d'aimer le peuple; le prince de.... l'aime aussi — Le grand-duc, ai-je répondu, aime le peuple; et le prince de.... aime la populace. »

LETTRE XXVII.

A Florence.

Je vais vous entretenir de la célèbre galerie.

On a réuni dans son vestibule les portraits de tous les Médicis qui ont rassemblé, dans la galerie, cette foule de chefs-d'œuvre. C'est un trait d'esprit et de justice tout à la fois. Les Médicis semblent se tenir tous ensemble dans ce vestibule, pour faire, tous ensemble, aux étrangers les honneurs de leur palais et des restes de leur puissance.

Je me suis plu à considérer ces huit Médicis, entre les mains desquels, pendant plusieurs siècles, au milieu des guerres civiles et étrangères, et des paix qui les sépa-

rèrent, l'autorité souveraine, qui régit aujourd'hui la Toscane, a crû insensiblement, a crû, depuis cette dernière influence de l'esprit, des vertus et des richesses, qui commencent la monarchie, jusqu'à la puissance énorme du nom de prince, de l'habitude et des cordons qui achèvent le despotisme.

On compte dans la galerie cinquante-huit statues antiques, quatre-vingt-neuf bustes antiques, et trois groupes, qui le sont également; une foule d'ailleurs de grands tableaux.

Je vous parlerai d'abord des statues.

La première qui m'a frappé, c'est un superbe cheval qui s'élance, impatient, du marbre; et qui, du pied, des narines, de la crinière et de l'œil, semble, se sentant enfin créé, demander la terre et dévorer l'étendue.

Approchons de ce Romain qui harangue; c'est César : tout son corps parle. C'est donc là cette bouche éloquente d'où sont sorties tant de chaînes.

Cet Apollon est admirable! Quelles belles formes! Cette ligne qui le dessine en entier, comme elle coule, comme elle fuit, comme

elle revient, comme elle lie invisiblement tous les membres les uns aux autres! Le souffle le plus doux et le plus pur de la vie enfle, soutient et anime tous ces beaux membres. Cette tête est bien inspirée! Il y a de l'avenir dans ce regard!

Au commencement du printemps, dans un bocage, parmi les lilas et les roses, au bord d'un ruisseau qui murmure, au roucoulement des colombes, et au chant du rossignol, votre imagination aura beau rêver, elle ne rêvera jamais rien de si délicieux que cette Flore. Tous ces charmes viennent d'éclore à l'instant, comme les fleurs qu'elle tient à la main.

Quel est ce Dieu si charmant? C'est Mercure. Comment donc était fait l'Amour? Ce corps est vraiment divin: il n'a jamais ressenti les besoins du corps: il n'en a éprouvé que les plaisirs, quand ils ne sont encore que des plaisirs. Quelle harmonie dans ces formes! quelle mélodie! Oui, elles composent sous l'œil (qu'on me passe cette expression) un air charmant. Il y a une musique de la couleur et de la forme, comme il y a une musique du son.

A côté de ce Mercure, on voit un Bac-

chus. A côté de ce Mercure, ce Bacchus est encore beau : Michel-Ange a rapproché ce dieu de l'humanité. Une femme tendre préférera Mercure : une femme passionnée choisira Bacchus.

Mais voici un autre Bacchus qui surpasse encore le premier. Il est appuyé sur un Faune. Quelle délicatesse admirable dans ces membres et dans ces formes! Ce Bacchus échappe au regard : c'est, pour ainsi dire, tout ce qui reste d'un objet aimé, dans une imagination tendre, après quelque temps d'absence. « Quoi! c'est là le fameux Bacchus de Michel-Ange! me disait un amateur, où est donc l'ivresse qui doit caractériser Bacchus? son regard n'est point troublé, il ne chancelle seulement pas. — Est-ce que Bacchus, lui répondis-je, était un homme? »

Je ne peux m'arrêter à chacune de ces statues : elles ont toutes des beautés qui leur sont propres, et d'autres qui leur sont communes. Dans toutes, le nu est de la chair, les draperies sont des étoffes; dans toutes, on ôte ou l'on pose, de la pensée, les vêtemens qui les voilent; leurs vêtemens les plus épais ne sont que des voiles.

Cette ligne unique, avec laquelle la na-

ture dessine le corps humain, s pris ici, sous le ciseau et le génie des différens artistes, les formes les plus agréables, les mouvemens les plus souples, les ondulations les plus molles : cette ligne ne trace aucun angle; c'est par des contours qu'elle fuit, c'est par des contours qu'elle revient : jamais elle ne s'arrête, et jamais elle n'arrête l'œil; chaque forme est toujours le commencement d'une autre forme. C'est ainsi qu'écrivent Racine, Virgile et Fénélon. Les Grecs avaient-ils donc appris de l'art toutes les propriétés de cette ligne créatrice, étudié tout ce qu'elle pouvait produire pour le plus grand plaisir de l'œil; ou la Nature la leur avait-elle présentée elle-même sur les corps humains qu'elle faisait éclore sous son climat favori? En un mot, les artistes grecs n'ont-ils fait que traduire une nature plus heureuse, ou bien l'ont-ils inventée?

Je ne m'arrêterai point devant ce Laocoon, traduit par Bandinelli; l'original est à Rome.

Revenons à présent sur nos pas, et parcourons à la hâte cette collection de bustes des empereurs et des impératrices de Rome. Baissons les yeux, voilà l'Antinoüs; détour-

nons-les, voilà Néron; arrêtons-les, voilà Marc-Aurèle; laissons-les errer un moment au hasard, voilà cette foule d'empereurs d'un jour et de nom. Toutes ces têtes du despotisme que l'univers a vues successivement dans l'espace de trois cents ans, les voilà!

C'était par ces yeux, ces bouches, ces sourcils, ces fronts, que pendant tant de siècles le genre humain a tremblé! qu'au gré de leurs moindres mouvemens, d'un bout du monde à l'autre, coulaient le sang et les larmes!

Trajan, Titus, Marc-Aurèle, je souris à votre aspect, comme l'univers à votre nom.

LETTRE XXVIII.

A Florence.

NON, je n'oublierai point ce tableau.

Jésus est sur la croix: sa mère est aux pieds, et regarde, mais d'un air si indifférent, qu'il semble que ce n'est ni son fils, ni un homme crucifié qu'elle regarde. Indifférence

sublime! elle est dans le secret de cette mort. Ainsi pensait Michel-Ange.

Pourquoi ce plafond est-il chargé d'arabesques? Pourquoi des ornemens si mesquins? Pourquoi au plafond de la galerie de Florence, des ornemens? — Ils sont de Michel-Ange. — Eh bien, ôtez-les de là, et portez-les à Paris dans des boudoirs. Les arabesques de Michel-Ange me rappellent les pièces fugitives de Corneille.

Quoi! une collection de portraits à côté de la collection de ces beaux antiques! Artistes, la belle nature en repos, ou la nature commune en mouvement! Tout le reste ne peut intéresser et qu'un pays et qu'un siècle: le reste meurt.

Mais comment le goût a-t-il pu souffrir qu'on plaçât parmi tant de beaux tableaux, cette Vénus qui *peigne* l'Amour? Est-ce que l'Amour a besoin d'être peigné? Cherchez dans la chevelure de l'Amour une feuille de rose tombée de sa couronne, lorsqu'il aura tendu son arc. Il faut repasser devant ce charmant Mercure pour effacer cette Vénus.

LETTRE XXIX.

A Florence.

Cette célèbre improvisatrice, qui a fait tant de bruit en Europe; qui a été couronnée, il y a quelques années au Capitole, où l'avait été Pétrarque, où devait l'être le Tasse; Corilla, la célèbre Corilla, je l'ai vue hier; mais je suis arrivé trop tard.

Cette imagination volcanique est éteinte. Cependant elle lance encore, de temps en temps, des étincelles.

Elle m'a lu plusieurs de ses sonnets. Je n'ai pu en saisir toutes les beautés, ou plutôt j'y en ai vu trop peu, c'est-à-dire, trop peu d'idées, de sentimens et d'images.

Cette langue italienne les amuse et les trompe par sa douceur et sa mélodie. Charmés de la musique qu'elle fait entendre; ils ne lui demandent ni pensées, ni sentimens: c'est comme nous, à nos jolies femmes et à nos opéras comiques.

De là ce luxe de mots, et cette misère d'idées qu'on remarque dans tous leurs dis-

cours, au lieu de ne mettre sur la pensée que le moins de mots qu'il est possible, ils se plaisent à l'en surcharger : aussi, quand on dépouille la plupart des phrases, il en sort à peine une idée.

Rien n'est plus facile que d'improviser en italien, dans une langue où chaque phrase peut être en vers, chaque mot peut être une rime; dans une langue qui a tant d'échos. On n'exige pas d'ailleurs d'un improvisateur, qu'il pense, ni qu'il fasse penser. Une certaine mesure de lieux communs, des prétextes à des paroles, voilà tout ce qu'on en attend.

On improvise souvent en chantant, ce qui est d'un grand secours; pendant que la voix file les sons, les idées ont le temps d'arriver; d'ailleurs, le mouvement du chant les excite. L'âme et le corps se meuvent réciproquement, comme le cavalier et le cheval. Le moindre bruit autour d'un clavecin et d'un cerveau les fait résonner.

Quelques Italiens sentent l'inconvénient de la multitude des voyelles dont leur langage est remplie.

J'ai fait observer à un poète, qui vantait beaucoup ce luxe, que les bons écrivains

italiens supprimaient la voyelle à la fin de beaucoup de mots, et multipliaient les consonnes ; et cela, pour faire des ombres, pour briser l'uniformité, pour *enrayer* en quelque sorte la phrase, que les voyelles précipitent.

Des Italiens qui étaient là, tous gens de lettres, en sont convenus. Le poète seul a tenu bon.

« Mais, me disait-il, si on vous donnait le choix d'écrire dans une langue composée de voyelles, ou dans une langue composée de consonnes, ne choisiriez-vous pas la première ? — C'est comme si vous me demandiez si, pour peindre, je préférerais une palette uniquement chargée de couleur de suie, à une palette chargée uniquement de couleur de rose. Je n'en préférerais aucune : j'aurais également besoin de l'une et de l'autre. »

Corilla a prié M. *Nardini*, le plus fameux musicien d'Italie, de nous charmer avec son violon. Ce violon est une voix, ou en a une. Il a touché les fibres de mon oreille qui n'avaient jamais frémi. Avec quelle ténuité Nardini divise l'air ! avec quelle adresse il exprime le son de toutes les cordes de son instrument!

Avec quel art, en un mot, il épure et travaille le son !

LETTRE XXX.

A Florence.

VOILA la quatrième fois que je viens de la voir, et je ne l'ai pas encore vue. — Il y a deux heures que je la regarde, et je ne puis me lasser de la regarder. — Je voudrais pouvoir la peindre, et je ne peux seulement pas la décrire. — Elle échappera toujours au pinceau, au ciseau et à la parole : il n'existe aucune langue au monde qui puisse modeler tant de charmes. — Vous voyez que c'est de la Vénus de Médicis que je parle.

Je suis assis devant elle, la plume à la main. Figurez-vous quelque chose de mille fois plus beau que tout ce que vous avez jamais vu de plus beau ; de mille fois plus touchant que tout ce qui a pu vous toucher ; de mille fois plus ravissant que tout ce qui a pu vous ravir : c'est la Vénus de Médicis. Dans cette Vénus, en effet, tout est Vénus.

Tout ce que vous distinguez en elle est une grâce.

Toute la surface de ce corps délicat est fleurie de jeunesse, et brille de divinité.

Ne croyez pas que j'exagère; je ne parle point avec enthousiasme : regardez vous-même cette tête! Chacun de ces traits ne respire-t-il pas la volupté, comme chaque feuille d'une rose exhale la rose?

Dans quel dédale de beauté l'œil se perd et s'égare! il descend, ou plutôt il se glisse de beauté en beauté, de grâce en grâce, de charme en charme, en suivant la ligne la plus fugitive, du sommet de ce front divin, à l'extrémité de ce divin pied, sans pouvoir jamais s'arrêter : il n'ose reposer sur ses doigts, tant ces doigts sont délicats; il n'ose appuyer sur ce sein, il est si pur!

Vous dites : quels sens pourraient ne pas s'enflammer devant la Vénus de Médicis? Ceux de tout homme vraiment sensible. Elle touche, elle émeut, elle échauffe, elle n'enflamme point : elle fait éclore dans le cœur cette délicieuse tendresse, pure encore de tout désir, dont le cœur est si doucement animé, lorsqu'il s'entr'ouvre à l'amour.

Mais Vénus, dit-on, est nue. Vous ne voyez donc pas sa pudeur?

Quelle pensée occupe Vénus? Elle ne pense point: Vénus ne fait que sentir.

Que la molle inclination de ce corps me plaît! avec quelle grâce se dérobe ce pied timide sous le plus charmant genou? Vénus est sur la terre; mais Vénus n'y pose pas.

A force de contempler cette Vénus, je crois quelquefois que c'est elle: j'éprouve je ne sais quel embarras.

On a dit qu'il y a de la femme dans tout ce qu'on aime; on peut dire qu'il y a quelque chose de la Vénus de Médicis dans tout ce qui charme.

LETTRE XXXI.

A Florence.

Vous vous souvenez de Jacques II, de la famille infortunée des Stuart, de ce prétendant, d'abord soutenu, ensuite abandonné par la France, que Rome avait accueilli, et que Rome a négligé; destinée commune à tous les malheurs; (car la pitié, cette passion

pourtant divine, n'est pas plus fidèle que toutes les autres) : eh bien, ce prétendant, c'est le vieillard accablé d'années, d'infirmités, de disgrâces, et surtout du nom de Stuart, qu'on appelle aujourd'hui le comte.... et qui finit, à Florence, dans toutes les afflictions d'une vieillesse pénible, la destinée d'un homme dont le sang a régné jadis, et qui n'a pu l'oublier.

Il mourra, le regard attaché sur cette couronne, qu'il n'a jamais pu placer que sur son cachet et dans les panneaux de sa voiture.

Ce vieillard était depuis long-temps à Rome; il y avait une cour, une garde, mais on lui refusait le nom de majesté. Un jour il quitte Rome pour venir à Florence, où il n'a ni garde, ni cour, et où on ne lui donne pas le nom de majesté : mais, en revanche, il a appelé auprès de lui toutes les vertus qui peuvent consoler un vieillard infirme, un père malheureux, et même un roi détrôné! Il a appelé sa fille, la duchesse.... S'il ne fallait que des cœurs pour remonter sur le trône de ses pères, elle y remonterait avant peu. Elle est la bonté même, mais cette bonté que la raison ne commande point, qui coule du cœur, qui a de la grâce, qui charme, qui se

fait adorer, qui suppose tant de vertus, et qui n'en paraît pas une.

Puisse la duchesse.... être heureuse! Puisse son père oublier que le nom de *Stuart* fut un nom de roi! Puissent, en voyant sa fille, tous les hommes s'en ressouvenir!

La duchesse m'a montré les présens de Louis XIV à Jacques II, à son arrivée en France, lorsque le sort eut réduit ce roi à recevoir des présens, à la vérité de Louis XIV.

Elle m'a montré la toilette d'or que la reine trouva, le soir de son arrivée, dans son appartement. Les temps sont bien changés, m'a-t-elle dit : elle n'en a pas dit davantage. Je me trompe; elle a souri.

Ses soins pour son père sont touchans. Quand ce vieillard se rappelle que son nom a régné, ses larmes alors ne sont pas seules; la duchesse pleure avec lui.

La duchesse a auprès d'elle une dame d'honneur, et le comte, un écuyer; c'est un lord. — Voilà toute leur cour, avec le respect qu'inspirent aux cœurs bien nés le malheur, la vieillesse et la vertu.

Je finirai ici ma lettre : je veux laisser dans mon âme cette douce tristesse.

LETTRE XXXII.

A Florence.

N'ENTREZ jamais dans ce cabinet de l'*Hermaphrodite*, si vous ne voulez pas rougir de plaisir et de honte tout à la fois : je n'ose même pas dire qu'il est trop beau. Aimable pudeur, doublez votre voile, dans ce cabinet trop célèbre.

Que ceux qui veulent voir le Mercure de bronze, par Jean de Bologne, se hâtent : le voilà déjà qui s'envole. Quelle légèreté! L'artiste l'a ingénieusement suspendu sur un petit morceau de bronze qui imite, qui rend le souffle de Borée. Le dieu est vraiment en l'air ; cependant on ne craint rien pour lui : on sent qu'il monte.

Quelle suavité dans les formes! quelle finesse dans l'expression! Je ne puis quitter ce Mercure, que pour considérer Hercule enfant.

Loin, bien loin tous les autres artistes, ils n'ont représenté que le présent : celui qui a fait Hercule enfant, a représenté l'avenir. On

pressent dans cet Hercule, qui n'a pas dix ans, Hercule qui en aura trente.

Je passe tous les tableaux de l'école flamande, toutes ces statues, tous ces bronzes : je laisse le peuple.

Quelle blessure profonde a causé la profonde douleur qui voile, sur ce buste, la physionomie d'Alexandre! Tu as ravagé le monde, Alexandre ; mais le monde me paraît vengé.

Voici Brutus : il n'est encore qu'ébauché. Je lis au bas de son buste : « Si Michel-Ange n'a « fait qu'ébaucher ce buste, c'est qu'il lui est « revenu tout à coup en mémoire le crime « que Brutus avait commis, et le ciseau est « tombé de ses mains. » Quel est l'esclave qui a fait une telle inscription? Léopold, ce n'est pas à toi à laisser outrager Brutus ; car tu n'as pas à le craindre.

Quel dommage que ce buste ne soit qu'ébauché ! Mais cependant déjà quelle âme! Que de Brutus déjà dans cette ébauche!

L'imagination de Michel-Ange était de niveau avec l'âme de Brutus.

Il ne faut pas sortir de la galerie, sans avoir assisté à la tragédie en marbre de Niobé.

Toute la famille de Niobé, au nombre de quatorze, est rassemblée dans une salle. Déjà un de ses fils a été percé d'un trait parti de la main d'Apollon : il est là, au milieu de la salle, étendu, nageant dans son sang, mort : le reste, éperdu, ou fuit, ou se cache, ou demeure : sur ce front est l'épouvante, sur celui-ci, la menace ; sur cet autre, déjà la mort ; et sur le visage de Niobé, toute l'âme d'une mère qui voit périr à la fois tous ses enfans. Qu'elle est belle et sublime cette douleur, cette mère ! Elle tâche de cacher entre ses bras la plus jeune de ses filles ; la plus jeune de ses filles est charmante ! et on ne voit cependant que ses épaules. On dirait que l'artiste a employé tout son art à les faire belles afin d'attendrir Apollon.

C'est le grand-duc qui a rassemblé dans cette salle toutes ces statues. Peut-être aurait-on pu les réunir d'une manière plus pittoresque : elles ne devraient pas être rangées symétriquement en cercle ; elles devraient être séparées, les unes sur le haut d'un rocher, d'autres, sur le penchant ; les autres, au bas : il faudrait qu'on les vît fuir.

Jetons maintenant un regard sur quelques-uns des tableaux. Je ne trouve pas les tableaux

dignes des statues : la toile, dans cette galerie, est bien vaincue par le marbre.

Cependant, il faut rendre justice à ce Joseph : les autres ne font que s'en aller ; celui-ci fuit : il triomphe, car il résiste. Le combat de deux affections intéressantes, sur un beau visage, est un spectacle touchant !

Il y a de véritables larmes dans les yeux de ce Saint-François : elles vont couler.

Ce Pilate, qui renvoie Jésus, est d'une composition admirable. Il est sur son siége (c'est un vieux juge) ; il se lave les mains dans un bassin qu'on lui présente : tout en se lavant les mains, il lève tant soit peu les yeux, et il s'en échappe obliquement un regard qui tombe à moitié sur Jésus, et qui dit : « Cet « homme-là, je crois, n'est pas si coupable ; « ma foi, qu'ils le fassent mourir ; je m'en lave « les mains. »

Le peintre aurait peut-être voulu que je m'écriasse : « Cette Madeleine me touche ! » Alors il n'eût pas dû la faire jolie, mais belle. Cependant elle l'emporte sur toutes les autres Madeleines. Que de componction, en effet, sur ce doux visage ! que ces belles larmes sont pénitentes ! Elle est à moitié assise dans l'ombre, contre un rocher, toute nue, voilée uni-

quement de ses cheveux et de sa douleur : cette chevelure est divine ; elle coule sur tout son corps.

LETTRE XXXIII.

A Florence.

Je voudrais pouvoir décrire le cabinet d'histoire naturelle, que depuis dix ans le grand-duc s'occupe d'enrichir, et M. Fontana d'arranger.

Cinquante chambres sont déjà pleines des trésors de cette collection. On en remplira cinquante autres.

Il est impossible de rendre l'élégance des appartemens, l'ordre, la distribution ; non-seulement tout paraît, mais tout se montre, tout vous appelle.

Les armoires de ce cabinet représentent les cases de la mémoire de M. Fontana, remplies d'histoire naturelle.

Je ne pouvais me lasser de parcourir ces chambres, d'errer de règne en règne, de visiter tous ces différens empires de la nature, d'en examiner tous les trésors, de suivre la

nature distribuant le mouvement dans tous les individus organisés, en donnant davantage à ceux-ci, en donnant un peu moins à d'autres : mouvement que tous ces individus lui rendent ensuite dans la proportion où ils l'ont reçu, plus vite ou plus lentement, sous toutes les formes possibles, en exécutant tous les jeux du brillant phénomène de la vie.

Mais ce qui a arrêté mes regards, c'est l'homme. Une cire savante, et peut-être plus durable que l'airain, en offre, dans ce cabinet, une image complète. Vous voyez toutes les pièces les plus secrètes de cette machine si compliquée, d'abord isolées, éparses, ensuite rassemblées, réunies ; et toutes prêtes à remplir dans le concert de l'économie générale du corps humain, à leur tour et à leur place, la partie qui les concerne ; toutes prêtes à vivre.

Ces détails remplissent une douzaine de chambres ; il n'y a, pour ainsi dire, pas un point de cette copie de l'homme, qui n'ait exigé le sacrifice d'un exemplaire entier de l'original.

Ce type en cire a consommé mille cadavres. Quel travail, quelle patience ! Mais aussi quel beau monument !

L'empereur en a été tellement satisfait, qu'il en a commandé un pareil. Il faut trois ans pour le faire. J'y ai vu travailler.

Je regrette bien de n'avoir pu étudier ce type universel de l'homme.

Quelques regards que j'ai jetés dans le système névrologique, y ont entretenu plusieurs secrets. La philosophie a eu tort de ne pas descendre plus avant dans l'homme physique ; c'est là que l'homme moral est caché. L'homme intérieur n'est que la saillie de l'homme extérieur.

Que ne puis-je laisser reposer ma pensée sur un si beau sujet!

Je voudrais encore qu'elle pût s'arrêter sur ces échantillons de tous les métaux, sur leurs destinées différentes, sur la forme singulière du fer et de l'or.

Je voudrais étudier aussi ces êtres singuliers que l'on trouve dans l'ergot du blé, qui, réduits au dernier degré de dessiccation, offrant tous les signes apparens de la matière morte, sont organisés, vivent, ou plutôt sont aptes à recevoir la vie.

M. Fontana a proposé de faire, devant moi, cette expérience ; il ne lui faut qu'une goutte d'eau, il se donne bien de garde de

la laisser tomber sur ces animaux-poussière : elle les briserait en tombant : il approche peu à peu la goutte d'eau au bout d'une aiguille, et peu à peu le petit animal se pénètre de fraîcheur; tous les atômes qui le composent se rapprochent, se lient, font un tout; déjà le mouvement existe ; il gagne, il s'avance, il circule et l'animal a la vie.

Les conséquences qui résultent de cette expérience sont de la dernière importance; elles jettent un grand jour sur la vie et la mort de la matière.

M. Fontana n'ose point écrire sur ce sujet, il craint d'être excommunié. Tout le pouvoir du grand-duc ne le sauverait pas des suites de l'excommunication, qui a encore beaucoup de pouvoir, même en Toscane.

Ce n'est pourtant pas que le système de M. Fontana attaque quelque dogme de la religion; mais le mot seul *raison* fait peur à Rome.

Avant de sortir de ce beau cabinet d'histoire naturelle, je veux jeter un regard sur cette pierre singulière qui a été de l'eau. L'eau qui coule de cette fontaine dans un vase, au bout d'une heure est une pierre.

M. Fontana a ouvert des routes, ou nou-

velles, ou plus sûres, dans le labyrinthe de la nature. Malheureusement, ses grandes occupations, et surtout la proximité de Rome, l'empêchent d'écrire, le découragent quelquefois de penser.

M. Fontana a un esprit net, lumineux, méthodique, point d'*iris* dans les verres à travers lesquels il regarde et étudie la nature : il ne voit jamais que ce qui est.

M. Fontana ne jouit d'aucune considération à Florence, et surtout parmi les nobles. C'est, de la part de la noblesse, mépris pour les philosophes : elle n'est pas assez éclairée pour les haïr.

LETTRE XXXIV.

A Florence.

Quelle masse! quelle élévation, quelle circonférence! Est-ce une montagne de marbre qu'on a taillée? C'est la cathédrale.

On entre, et au premier regard, l'imagination touche au ciel; mais au second, elle tombe : car ces colonnes gothiques sont trop faibles pour la soutenir.

Les Goths croyaient que le grand était le beau, et que l'énorme était le grand.

Que nous avons d'écrits en prose et en vers dans le genre gothique!

La proportion! Ce n'est pas la proportion seule qui fait le beau; mais, sans elle, il n'y a point de beau.

On dit que la nature ne fait rien par *sauts :* l'art doit imiter la nature.

On a bien suivi cette règle dans *le Baptistère* ou *Eglise de Saint Jean*, qu'on a construite à vingt pas de la cathédrale. Chaque face est portée sur deux superbes colonnes; l'édifice entier s'élève et s'appuie sur seize, ce qui forme au centre un espace immense, où, du milieu de la voûte, une seule ouverture verse une lumière religieuse et solennelle, qui se répand dans le temple.

Ce beau temple est fermé par des portes d'airain, sculptées avec un art admirable, telles que Michel-Ange disait qu'elles auraient dû ouvrir et fermer le ciel.

J'en demande pardon à Horace; mais ses vers dureront moins que ces portes d'airain; il sera impossible au temps de les dévorer; plusieurs siècles déjà ont passé dessus, et n'y ont pas laissé la trace d'un jour.

LETTRE XXXV.

A Florence.

Il ne faut pas manquer de voir le *Poggio impériale.*

C'est une maison de plaisance où le grand-duc passe quelquefois une partie de l'été.

Elle n'est pas magnifique à l'extérieur ; les jardins n'en sont pas brillans ; mais elle est entourée de campagnes bien cultivées, véritables jardins d'un bon roi.

Quand le grand-duc est au *Poggio*, il n'a pas une sentinelle à sa porte : il a l'air d'être chez son peuple.

Tous les dimanches, le peuple de la ville et de la campagne y accourt ; il y vient boire, chanter, rire sous les yeux de son souverain : il n'y vient pas, comme ailleurs, oublier seulement ses maux, mais mieux goûter son bonheur.

Le grand-duc se promène souvent au milieu de son peuple. Il anime la joie en la partageant ; il ne dédaigne pas de goûter à ses

plaisirs, qui ne sont pas raffinés, mais vrais, et, en partie, son ouvrage.

Le grand-duc a imaginé un moyen, sûr et simple, pour qu'on n'ait pas à se plaindre des gens en place : on peut s'en plaindre. Il a fait faire dans les murs de ses palais, des ouvertures par où les plaintes les plus timides peuvent arriver jusqu'à lui. Ce sont des passages pratiqués pour la vérité.

Le grand-duc ne règne ni pour les nobles, ni pour les riches, ni pour les ministres, mais pour son peuple ; il est vraiment souverain.

LETTRE XXXVI.

A Florence.

J'AI été voir la bibliothèque impériale.

Elle n'est composée que de manuscrits. Rien de plus chimérique que le cas qu'on en fait ; car ils sont imprimés.

Qu'importe, en effet, que ce manuscrit ait mille ans, s'il est devenu inutile ? Le grand-duc juge ainsi la noblesse.

Le respect pour l'antiquité, soit des monumens, soit des usages, soit des opinions,

soit des hommes, en un mot, pour l'antiquité, est une maladie de l'esprit humain.

On m'a montré avec beaucoup d'appareil un manuscrit du code de Justinien, qu'on prétend, non pas le premier, mais le plus ancien. Pour savoir à quoi m'en tenir sur cette prétention, il ne m'aurait fallu lire que deux petites dissertations à l'italienne, en un gros volume *in*-folio : j'étais malheureusement un peu pressé.

Le bâtiment de la bibliothèque est très-beau. Il était digne des manuscrits, quand ils n'étaient pas imprimés. Michel-Ange, qui en est l'architecte, est mort avant de le finir. Il ne sera jamais fini. Qui oserait achever un monument commencé par Michel-Ange, ou un poëme commencé par Virgile.

Florence est le berceau de Michel-Ange. Il y a passé une partie de sa vie. La main patriotique de Michel-Ange a touché la moitié de ces palais, de ces temples, de ces monumens : elle est imprimée partout. Celle du temps n'a pu l'effacer.

J'ai été frappé d'un respect presque religieux, en entrant dans la maison de ce grand homme; j'allais dire dans son sanctuaire : les plus fameux peintres se sont plu à la consa-

crer des plus belles actions de sa vie; car il mérita ses talens. Malheureusement pour leurs tableaux, le souvenir de ceux de Michel-Ange en est tout prêt.

LETTRE XXXVII.

A Florence.

Le palais de Corsini est d'une grande magnificence.

Il est très-riche en tableaux. En voici trois :

Le premier c'est la *Poésie*. Elle est couronnée de lauriers, on dirait que c'est celle de Virgile, tant elle est noble, simple, belle, tant elle ressemble à Didon. Elle est née du cœur tendre, de l'imagination délicate et du patient pinceau du Dolcé.

A côté de ce tableau, on voit un saint Sébastien : il est aussi du Dolcé. On court pour arracher les flèches.

Le troisième est d'un genre et d'un pinceau bien différent : il est de l'Albane. Vous croyez déjà voir les Amours et les Grâces ; vous ne

vous trompez point. Les Amours et les Grâces ne quittaient jamais l'Albane.

Il a conduit vers le soir les Amours dans un vallon, sur le bord d'un ruisseau, parmi les gazons et les fleurs; ils rient, ils chantent, ils dansent à l'envi, au son de la flûte: c'est le vieux Silène qui leur joue de la flûte: un des Amours est resté couché sur le gazon, et regarde: les autres lui font signe de venir: il ne veut pas.

Cette scène n'est-elle pas charmante? Les Amours sont jolis comme les Amours. Le vieux Silène contraste à merveille. Comme il est grave.

J'ai passé une heure avec les Amours et Silène dans cette prairie.

LETTRE XXXVIII.

A Florence.

COMMENT expliquer ce phénomène politique? En Toscane, de la noblesse, point de troupes, et un despote.

Le peuple, en Toscane, est heureux.

Les souverains ont un moyen sûr de sou-

mettre l'aristocratie dans leurs États; d'armer contre elle le peuple, de faire qu'il soit heureux.

Vainement les grands frémissent quand le peuple ne gémit pas : vainement les grands remuent, quand le peuple reste tranquille. Les princes veulent être absolus, les nobles veulent être indépendans, le peuple veut être heureux.

Il n'y a que la misère ou le fanatisme qui puissent soulever le peuple. Le bonheur du peuple de Rome explique les jours de Néron.

Mais comment le grand-duc a-t-il rendu ses sujets heureux? avec du pain, des spectacles et de la justice; en établissant des manufactures, où le peuple emploie le temps, des théâtres où il l'oublie; des hôpitaux où il trouve la santé; des tribunaux qui paraissent justes.

Armé du bonheur public, le grand-duc a attaqué tous les priviléges de la noblesse; il les a vaincus. Il a détruit les dernières racines de la démocratie, en supprimant les confréries; les dernières racines de l'aristocratie, en laissant mourir l'ordre des sénateurs.

Il n'y a plus qu'une classe de sujets en Toscane, et un seul maître.

Le grand-duc est contraint de bien gouverner ; il ne peut pas faire une seule faute ; car ayant réuni en sa main tout le pouvoir politique, la république est toute prête : il ne manque plus au peuple de Toscane, pour être libre, qu'un tyran ; il a déjà un despote.

Il est de la nature de la force politique, de tendre, alternativement, à se réunir sur la tête d'un seul, et à se diviser dans les mains de plusieurs. L'histoire entière n'est que ce phénomène.

Cependant le grand-duc ne se borne pas à opposer à l'aristocratie le bonheur du peuple ; il la surveille.

Il voit passer, pour ainsi dire, une pensée mécontente au fond de l'âme, et l'arrête tout court par un seul mot. On lui reproche d'avoir des espions ; il répond : « Je n'ai pas de troupes. »

Au reste, la noblesse, en Toscane, n'est pas remuante. L'oisiveté des nobles, principe de toute inquiétude séditieuse, y est occupée par l'opéra, la dévotion et le sygisbéisme.

Cependant, s'ils ont perdu toutes leurs es-

pérances, ils ont pu conserver quelque souvenir : il reste, parmi eux, des noms qui ont régné, ou qui ont été libres, ou qui ont conspiré jadis. Ces noms-là sont toujours à craindre. Comment enflammait-on Brutus? On l'appelait par son nom : « Brutus, tu dors. »

LETTRE XXXIX.

A Florence.

Je viens de voir un tableau du Corrège. Il passe tous les tableaux du Corrège. Il est vrai que c'est le portrait de son maître, de l'Amour.

C'est l'Amour, non plus avec son enfance et son innocence, mais avec sa jeunesse et ses grâces. Il ne touche pas, mais il charme. Il n'a pas, je crois, seize ans : vous vous doutez bien qu'il en a plus de quatorze.

Le dos tourné (il est nu, et c'est l'Amour), le pied appuyé sur un tas de livres, qui ne sont sûrement pas des poètes, il tend un arc et regarde ; cependant entre ses jambes sont deux petits enfans, ce sont les siens : ils s'em-

brassent; l'un d'eux rit, l'autre pleure, l'Amour sourit. Allégorie délicieuse!

Quelle heureuse idée, tendre Corrège, t'est venue au bout de ton pinceau! Car, « c'est « au bout de ton pinceau, disais-tu, que tes « idées venaient. » Ton pinceau prenait, pour ainsi dire, du sentiment dans ton cœur, comme il prenait de la couleur dans la nature.

Adieu, charmant Amour, fils de Vénus et du Corrège.

LETTRE XL.

A Florence.

Je sors du palais Pitti. C'est la demeure du grand-duc.

Quelle masse! quelle élévation! quelle étendue de bâtimens! Cependant cette élévation, cette étendue et cette masse ne peuvent intéresser qu'un regard: le regard glisse sur cette prodigieuse surface, sans rencontrer un seul ornement, sans trouver un seul point d'appui: le palais entier ne paraît qu'une pierre.

Sans doute il faut que, dans tout ouvrage des arts, l'idée principale brille; mais il faut du moins que les idées accessoires paraissent.

Quoi qu'il en soit, l'imagination, errant dans l'immensité du palais Pitti, se sent partout dans l'habitation des rois.

On y voit tant de tableaux qu'on n'a vu qu'un seul tableau. Il faudrait un mois pour les démêler et les apprendre: on les parcourt en une heure.

Quelle terrible et sublime composition que la mort du riche et celle du pauvre, représentées à côté l'une de l'autre, dans le salon *des quatre fins de l'homme!*

Au milieu d'un appartement superbe, sur un lit éclatant d'or, entouré de prêtres qui prient, de médecins qui méditent, de serviteurs qui s'empressent, d'enfans qui sanglottent, d'une femme qui se désespère, parmi le trouble, la consternation et les larmes, un homme exhale, sur la soie et la pourpre, le dernier soupir de la vie; c'est là le riche: tandis que, dans le coin d'une masure, dans l'ombre, sur un grabat, sur la paille, sous des haillons mêlés avec la paille, quelque chose de livide, de sanglant, d'informe

pend jusqu'à terre en lambeaux, à moitié rongé par des chiens qui l'abandonnent et s'enfuient : c'est là le pauvre.

Quelle distance la société a jetée entre le pauvre et le riche ! et si le pauvre a l'audace de vouloir la franchir, de vouloir se rapprocher du riche, toute la foule des lois est là, qui le repousse dans la misère, ou le précipite à la mort.

La mort seule est juste envers le riche et le pauvre : elle les confond sous sa faux : la mort ne connaît qu'une espèce humaine.

Je réfléchissais sur la société, sur ce qu'on appelle la justice, qui n'est plus aujourd'hui, en grande partie, qu'une injustice consacrée : mon imagination avait passé en revue tous les maux de la civilisation ! elle entrait dans les forêts du Canada, pour interroger, sur le bonheur, la vie sauvage : dans ce moment, je me suis trouvé dans les beaux jardins du palais Pitti, au milieu des premières fleurs du printemps, des premières haleines du zéphir, sur des gazons qui naissaient, à l'heure où la voix du rossignol, plus tendre et plus amoureuse, exhale ses derniers accens. Le beau soir ! Il semblait que le jour quittait à regret la nature ! Je ne puis vous

exprimer avec quel plaisir j'abandonnai mon âme, obsédée par tant d'images funestes, à tous les charmes de la saison et du lieu. Je me mis à respirer le printemps, la nature et la vie : la vie que je voyais éclore partout avec l'amour, à toutes les branches des arbres, à toutes les feuilles des arbustes, à toutes les herbes des gazons, dans tous les accens des oiseaux. Oh ! que les beautés de la nature sont supérieures aux beautés de l'art !

LETTRE XLI.

A Florence.

Il y avait, il y a quelques années, quatre académies à Florence. Elles ne faisaient rien : c'était quatre académies.

Le grand-duc les a réunies en une seule, sous le nom d'Académie florentine; mais il a eu beau créer deux cents places, il aurait fallu créer, en même temps, deux cents talens.

La constitution de l'académie n'est pas propre à les faire naître, encore moins à les

faire produire; elle est en effet monarchique: elle a un président perpétuel nommé par le prince, deux secrétaires nommés par le prince, deux censeurs nommés par le prince. Il n'y a que la démocratie qui puisse convenir à une académie, parce que la liberté seule peut être favorable aux talens.

Celle-ci a deux séances par semaine: elles sont publiques. Les membres ouvrent tour à tour la séance par un discours à leur choix. Le secrétaire invite ensuite, à lire, les autres académiciens et même les étrangers.

J'ai assisté à une de ces séances: elle commença par un recueil de lieux communs sur la vie et les ouvrages de Galilée. Il fut psalmodié d'un bout à l'autre.

Cette psalmodie des Italiens est bien odieuse. Quelle monotonie insupportable! Ces débris de la langue, chantés dans la langue parlée, font un effet malheureux. Les Italiens et les partisans de leur langage ignorent, sans doute, que c'est à l'âme seule, suivant les sentimens qu'elle veut exprimer, à moduler la parole, à la noter. Toutes ces inflexions artificielles repoussent celles de la nature, empêchent surtout de les reconnaître; elles ne leur laissent aucune place, la parole,

alors, ne naît que sur les lèvres, et ne part plus que de là.

Après les lieux communs sur Galilée, un petit jeune homme profita de l'invitation du secrétaire, pour psalmodier un sonnet sur l'âme.

C'était un juif : voilà la seule chose de remarquable dans son sonnet.

Ensuite une improvisatrice se leva, et chanta des vers sur la mort d'une de ses amies. On riait.

La séance fut terminée par le comte de ***, qui, très-modestement, lut une idylle qu'il avait fait imprimer. Il n'eut pas tant de torts, car l'idylle parut nouvelle.

Il ne se borna pas à lire son idylle, il la joua. Que de mines pour une bergère!

Les académiciens n'ont aucune place marquée dans l'assemblée, excepté le président, les secrétaires et les censeurs, ce qui fait peut-être qu'ils n'en ont pas non plus dans les lettres.

Tout ce qui pense, dans cette académie, a honte et gémit.

Le grand-duc voudrait qu'elle continuât le dictionnaire de la langue italienne, commencé par l'académie de la Crusca. Elle s'y

refuse ; elle a raison : il est téméraire de chercher à fixer une langue, quand elle n'est pas encore formée, peut-être même quand elle est formée.

La formation d'une langue est l'œuvre des grands écrivains ; l'Italie en compte trop peu : plus de la moitié de l'esprit et du cœur humain n'a pas encore passé sous la plume des Italiens, et par conséquent dans leur langue.

C'est un dictum vide de sens, que celui qui fixe à Sienne la patrie du bon langage italien.

Cette langue n'a point encore de patrie, de domicile ; elle est errante : elle mendie encore de tous les côtés, surtout en France.

Les divers langages des grands écrivains sont autant de domaines différens, que la langue générale réunit à sa couronne, et qui composent son empire.

Il existe, en Italie, une langue de l'Arioste, une langue du Tasse, une langue de Boccace, une langue de Machiavel ; mais il n'existe pas encore en Italie de langue italienne.

Le comte Alfiéri, dans des tragédies admirables, où respire souvent le génie de Sophocle, a tenté récemment de ressusciter le

langage italien du siècle de Léon X ; mais cette tentative n'a réussi ni à Naples, ni à Rome. On ne peut plus souffrir, dans ces deux villes, que de l'italien *francisé*, c'est-à-dire, dégénéré.

Les Italiens conviennent qu'en général ils ne savent pas faire un livre, qu'on ne sait en faire qu'en France. Aussi ne lisent-ils, par choix, que nos écrits ; mais la moitié de nos écrits leur échappe : tout ce qui est grâce, tout ce qui est finesse, tout ce qui est délicat, en un mot, tout ce qui échappe.

LETTRE XLII.

A Florence.

J'AI été voir l'académie des arts, que le grand-duc a remise en vigueur.

J'ai visité la salle du dessin, celle du nu, celle des plâtres, celle du burin, celle du pinceau.

La salle des plâtres est immense : sur deux lignes parallèles, sont rangés tous les plâtres des plus belles statues que possède aujourd'hui l'Italie.

C'est au milieu des plus belles formes humaines, écloses dans les plus heureux climats, choisies par le goût le plus pur, exprimées par le ciseau du génie, qu'on voit incessamment errantes les imaginations de cent jeunes artistes, qui essaient, à l'envi, ou de les comprendre, ou de les sentir, ou de les imiter.

Le grand-duc leur fournit tout, excepté le génie que la nature seule peut fournir.

J'ai été indigné, dans l'école de la peinture.

En Italie, à Florence, le maître faisait copier un de ses tableaux!

On recommence à Florence, comme dans le reste de l'Italie, tous les beaux-arts; on y fait des ébauches devant des chefs-d'œuvres.

C'est un peu la faute du grand-duc : le grand duc appelle les arts, et il a banni le luxe.

Il veut de l'architecture et plus de palais; des mœurs et des statues!

Les arts ne produisent, comme la nature, qu'autant qu'on consomme leurs productions.

Léopold, on ne peut réunir Athènes et Sparte : on ne peut être Lycurgue et Périclès tout à la fois.

LETTRE XLIII.

A Florence.

Le palais *Richardi* mérite d'être vu : il fut la demeure du premier Médicis.

C'est dans ce palais que mourut la liberté de Florence, et que les beaux arts naquirent. Ce tombeau de la liberté est le berceau des beaux arts.

La galerie du palais Richardi est admirable.

Le pinceau de Jordano, aussi fécond et brillant que celui d'Ovide, conseillé par les plus belles imaginations de son siècle, par des philosophes et des poëtes, en a peint et peuplé la voûte. Il en a fait un poëme : le sujet, c'est le destin de l'homme.

On voit d'abord la naissance de l'homme. Le Destin, le Temps, les Parques et la Nature sont dans l'attente ; le Destin fait signe au Temps, le Temps fait signe aux Parques ; à l'instant leur fuseau tourne, et, dans les bras de la Nature, on apperçoit un enfant ; Prométhée s'approche de cet enfant, et se-

coule sur lui son flambeau : cette étincelle est la vie. Déjà l'enfant rampe aux pieds de la Nature ; il se lève, il marche, il veut la quitter. En vain la Nature tâche de le retenir ; en vain elle pleure : il est bien loin : bientôt il s'est égaré. Après que ce jeune homme a erré quelque temps, deux chemins s'ouvrent devant lui : l'un est hérissé de cailloux et d'épines, il est partout escarpé : l'autre, au contraire, est uni, il est tapissé de fleurs. Au bord de chacun de ces deux chemins, on aperçoit une troupe d'hommes et de femmes. Les hommes et les femmes de la première troupe ont un air doux, mais grave : point de fard, nul ornement, nulle parure, seulement quelques feuilles de laurier dans leurs cheveux. Cette troupe est restée au bord du chemin : c'est là que, sans chercher à séduire le voyageur, elle lui parle, et lui dit simplement : « Jeune homme, voici le che-« min du bonheur. » Ce sont les talens et les vertus. — La troupe qui borde le chemin uni, beaucoup plus nombreuse que l'autre, offre les figures les plus piquantes ; leur contenance est animée ; elles rient, elles chantent, elles folâtrent. Quel luxe dans leurs vêtemens ! Elles ont des fleurs dans leurs che-

veux, des fleurs sur leurs fronts, des fleurs encore à la main. A la manière dont elles sourient, vous les prendriez pour les Amours et les Grâces; cependant, en les regardant par derrière, un léger ruban qui serre leurs têtes, décèle que ces charmans visages ne sont que des masques, et quelques ouvertures dans ces masques laissent entrevoir des figures hideuses. Cette troupe s'est empressée au-devant du voyageur : elle lui sourit, le caresse, le prend par la main : « Charmant voyageur, lui dit-elle, voici le chemin du plaisir : suivez-nous donc. » Il les suit.... l'infortuné suit les vices!

Ingéniense allégorie! Jamais la vérité n'a mis sur son visage de voile ni plus brillant ni plus diaphane.

Que n'ai-je le pinceau de Jordano! Que n'ai-je le talent qu'avait ce peintre, d'imprimer, en un moment, son imagination sur la toile!

LETTRE XLIV.

A Rome.

Que la route de Florence à Rome est différente de celle de Livourne à Florence!

Après qu'on a quitté Livourne, d'où autrefois la Toscane embrassait, avec les bras du commerce, tout l'univers, vous suivez un chemin magnifique, à travers des champs, des bois, des vallons, et vous arrivez à *Pise*, où l'Arno vous attendait.

On coupe ensuite, avec l'Arno, une vaste plaine parmi les cultures les plus riches, sous une température modérée, qui ne connaît ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été.

J'étais ravi de rencontrer, à chaque pas, dans des champs émaillés de fleurs, des femmes belles de santé, de bonheur et d'innocence. Répandues ainsi dans les champs, elles semblaient plutôt y célébrer des jeux et des fêtes, que s'occuper des travaux rustiques : elles me rappelaient ces nymphes

charmantes dont la fable et les poëtes ava[illegible] peuplé les campagnes.

Mais laissons dans leurs belles campagnes ces belles femmes, que tous les peintres devraient venir chercher, et que tous les voyageurs doivent fuir. Entrons avec l'Arno dans Florence.

Quelle situation que celle de Florence! La plaine, au milieu de laquelle elle est assise, est couverte d'arbres de toute espèce, et surtout d'arbres fruitiers. Dans le printemps, Florence est au milieu d'un bouquet de fleurs, et mérite de porter son nom.

Mais à mesure qu'on s'en éloigne, le terrain devient inégal, la culture monotone, la terre stérile, les hommes rares, les femmes laides, les troupeaux maigres; toute la nature enfin dégénère.

En avançant dans la Toscane, j'ai trouvé *Sienne*, qui n'a rien de remarquable que le groupe des trois Grâces, placé au milieu de la sacristie de la cathédrale, entre un Christ qui meurt, et un Christ qui ressuscite.

C'est à leurs pieds que le prêtre se prépare à la messe : elles sont toutes nues.

En sortant de Sienne, la terre est toute bouleversée. Plus de culture, plus de troupeaux, plus d'habitations, plus d'hommes. Là semblent finir la nature et Léopold.

Parvenu, après trois heures de marche de monts en monts, de rochers en rochers, au sommet escarpé de *Redico-Fani*, je trouvai le chaos, le désert, le silence : il était nuit; mais le lendemain, en descendant à *Ronciglione*, je trouvai l'aurore, le chant du rossignol, la première branche d'aube-épine, des vallons couverts de verdure, le célèbre lac de Trasimène et *Viterbe* tout en fleurs : tout-à-coup, par un contraste nouveau, comme si on traversait les lieux habités par Armide, sous le plus beau ciel, rien ne se meut, rien ne vit, rien ne végète; et dans le lointain, on voit Rome : le moment d'après, on ne voit plus rien.

Dans ces chemins où jadis, de tous les coins de l'univers, les rois et les nations accouraient, où roulaient les chars de triomphe, qu'inondaient les armées romaines, où le voyageur rencontrait César, Cicéron, Auguste, je ne rencontrai que des pélerins et des mendians.

Enfin, à force de percer le désert, la soli-

tude et le silence, je me trouve au milieu de quelques maisons : je ne puis m'empêcher de verser quelques larmes : j'étais dans Rome.

Quoi! c'est là Rome! quoi! Rome, qu'on pressentait autrefois des extrémités de l'Asie, c'est aujourd'hui le désert, c'est le tombeau de Néron qui l'annonce!

Non, cette ville, ce n'est pas Rome; c'est son cadavre; cette campagne, où elle gît, est son tombeau, et cette populace, qui fourmille au milieu d'elle, des vers qui la dévorent.

LETTRE XLV.

A Rome.

Je suis arrivé hier au soir fort tard.

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Toute la nuit, cette idée allait dans mon âme : « Tu es à Rome. » Les siècles, les empereurs, les nations, tout ce que ce vaste mot de Rome contient de grand, d'imposant, d'intéressant, d'effrayant, en sortait successivement, ou à la fois, et environnait mon âme.

Il me tardait que les premiers rayons du

jour montrassent à mes yeux cette ancienne capitale de l'univers.

Enfin je vois Rome.

Je suis ce théâtre où la nature humaine a été tout ce qu'elle pourra être, a fait tout ce qu'elle pourra faire, a déployé toutes les vertus, a étalé tous les vices, a enfanté les héros les plus sublimes et les monstres les plus exécrables, s'est élevée jusqu'à Brutus, a descendu jusqu'à Néron, est remontée jusqu'à Marc-Aurèle.

Cet air que je respire à présent, c'est cet air que Cicéron a frappé de tant de mots éloquens; les Césars de tant de mots puissans et terribles; les papes de tant de mots enchantés.

Sur cette terre a donc coulé tant de sang! Dans ces murs ont donc coulé tant de larmes! Horace et Virgile ont récité ici leurs beaux vers.

Allons. Mais, où aller? Je suis au milieu de Rome, comme au milieu de l'Océan : trois Romes, comme trois parties du monde, se présentent en même temps à mes regards : la Rome d'Auguste, la Rome de Léon X, et la Rome du pape actuel.

Laquelle visiterai-je d'abord? Elles m'appellent toutes à la fois. Où est le Capitole?

Où est le musée de Clément XIV? Qu'on me mène à l'arc de Titus. Que l'on m'arrête au Panthéon. Montrez-moi Sainte-Marie-Majeure. Je veux voir le tableau de la transfiguration de Raphaël. Je ne vois pas l'Apollon du Belvédère! Comment choisir à Rome? Peut-on y arrêter ses regards.

Il faut que je commence par errer de côté et d'autre, pour user cette première impatience de voir, qui m'empêcherait toujours de regarder.

Je suis donc à Rome! Je suis donc dans cette ville que tout l'univers regarde!

Il n'y a point ici une pierre qui ne recèle une connaissance précieuse, qui ne puisse servir à bâtir l'histoire de Rome et des arts: sachez les interroger, car elles parlent.

LETTRE XLVI.

A Rome.

J'AI consacré la soirée d'hier à chercher dans Rome moderne les debris les plus intéressans de Rome antique: ceux que la faux du temps, ou la hache de la barbarie, ou le

flambeau du fanatisme ont ménagé; car ils n'en ont respecté aucun.

Qu'il reste peu de parties intactes de cette cité prodigieuse!

Le Panthéon et le Colysée en sont les deux principaux restes, mutilés toutefois, et dégradés, mais, dans cet état même, conservant quelque chose de si vivant et de si romain, que la renommée de Rome n'étonne plus, et que Rome étonne encore.

J'ai dirigé d'abord mes pas vers le Panthéon, consacré par Agrippa à tous les dieux, et depuis, par je ne sais plus quel pape, à tous les saints.

C'est cette dédicace qui a préservé le Panthéon du sac général, que la plupart des autres temples ont subi.

Il a été dépouillé de tout ce qui le faisait riche; mais on lui a laissé tout ce qui le faisait grand: il a perdu ses marbres, son porphyre, son albâtre, ses bronzes; mais il a gardé sa voûte, son péristile et ses colonnes.

Quel magnifique péristile! votre regard est d'abord arrêté par huit colonnes corinthiennes, sur lesquelles repose le fronton de ce monument immortel.

Ces colonnes sont belles de l'harmonie des

proportions les plus parfaites, du travail le plus exquis, et de la durée de vingt siècles, dont elles sont revêtues et ornées.

L'œil ne peut se lasser de monter avec elles dans les airs, et d'en descendre avec elles.

Elles offrent je ne sais quoi d'animé qui fait illusion : une taille élégante, une stature noble, une tête majestueuse, autour de laquelle l'acanthe s'est plu à déployer en couronne ses feuilles si superbes et si souples tout à la fois ; et cette couronne, comme celle des rois, sert tout ensemble à parer la tête auguste où elle brille, et à déguiser le fardeau immense qui pèse sur elle.

Que l'architecture, quand elle crée de pareils monumens, mérite bien une place parmi les beaux arts !

C'est comme un harmonieux concert que l'architecture donne à l'œil.

La pureté des formes est pour l'œil, ce que la pureté des sons est pour l'oreille.

Quelle idée simple et grande tout à la fois, que ce fronton et ces huit colonnes ! On la saisit et on la retient comme un beau vers de Corneille.

Ce n'était point par le fracas d'une multitude d'impressions différentes et isolées que

les Grecs cherchaient à intéresser, à émouvoir, à satisfaire la sensibilité : ils n'en employaient qu'une seule ; mais ils la choisissaient grande : ils la répétaient plusieurs fois, et la modifiaient beaucoup : ils la modifiaient par toutes les nuances fugitives de gradation et de dégradation insensibles, dont elle était susceptible.

Par-là ils satisfaisaient deux caprices singuliers de la sensibilité, qui, paresseuse et avide tout à la fois, veut tout à la fois garder la même sensation, et recevoir une autre émotion.

On retrouve chez les Grecs, dans leur architecture, dans leur sculpture, dans leur peinture, dans leur éloquence, dans leur poésie, et même dans l'habillement et la parure de leurs femmes, ce système de beau idéal réalisé constamment.

Il n'existe en effet qu'une espèce de beau idéal, non plus qu'une poétique et qu'une logique pour composer ce beau, soit avec des sons, soit avec des couleurs, soit avec des formes, soit enfin avec ces combinaisons, si compliquées et si étonnantes de formes, de couleurs et de sons, qu'on appelle des sentimens et des idées.

Les Grecs furent heureux d'avoir rencontré dès le principe ce beau idéal, cette poétique et cette logique de tous les beaux arts : ils n'ont presque fait que des chefs-d'œuvres.

Les modernes n'ont pas eu cet avantage; aussi presque toutes les fois qu'ils ont quitté, dans les beaux arts, les traces des Grecs, n'ont-ils jamais fait trois pas de suite sans tomber ou sans s'égarer.

C'est ce qui est arrivé aux Bernin et aux Borromini, qui, à côté des monumens du meilleur goût, en ont élevé d'autres d'un goût si dépravé et si ridicule.

Au reste, comparez, avec les artistes grecs, la plupart des artistes modernes.

Les artistes grecs étaient tous plus ou moins initiés dans la philosophie, la poésie et l'éloquence : c'était le génie qui leur mettait à la main le ciseau, ou le pinceau, ou la plume, et non pas la nécessité.

Ils choisissaient, parmi ces différens instrumens, celui qui allait le mieux à leur génie et à leur talent. Souvent ils les employaient tour à tour. Les beaux arts n'étaient pour eux que les différens dialectes d'une même langue, de la langue sacrée du beau. Ils savaient exprimer le beau, même avec du bronze,

comme Gessner et Haller l'ont su faire avec l'allemand.

Je jette ici pêle-mêle toutes les idées que m'a suggérées hier la méditation du Panthéon.

En considérant avec quelle économie et quelle sagesse ce monument est orné, j'ai vu que les Grecs pensaient, et avec raison, que les ornemens même ne sont pas dispensés d'être utiles; qu'on ne doit décorer que la surface et les extrémités des parties nécessaires; que le fond, en un mot, de tout ornement, doit être de l'utilité.

C'est, au reste, la source d'un plaisir très-piquant; on est étonné qu'une chose si nécessaire soit en même temps si agréable.

Je ne peux me lasser de contempler, dans mon imagination, ce beau péristile. Toutes ces pierres étaient en bloc dans des carrières: on les coupe, on les tire, on les jette-là, on les taille, et je les foule en passant; mais le génie vient, il prend ces pierres, il les place, il les dispose; les voilà enfin dans les airs: et mon œil alors, ainsi que mon âme, s'arrêtent devant elles, saisis d'une émotion, d'un respect, d'un plaisir qui les étonne et les charme.

C'est ainsi que fait la musique, de tous les sons et de tous les accens isolés de la voix humaine, pour en composer ces airs admirables, que le cœur chante avec la voix, et chante encore après elle. Je ne regrette point les marbres qui revêtissaient autrefois le Panthéon.

Cette sombre couleur du temps, dont aujourd'hui il est teint, vaut bien l'éclatante couleur du marbre dont il brillait autrefois.

Il faut pardonner au temps, qui enlève insensiblement à ces colonnes quelque chose de leur surface : il met des années à la place. C'est une grande magnificence que la durée!

Mais il ne faut point pardonner au Bernin, qui a placé ces deux clochers entre le péristile et la rotonde.

La porte de la rotonde est bien la porte d'un temple! C'est bien celle du Panthéon. C'est bien la porte par laquelle devaient s'écouler sans cesse les flots des nations, que toutes les superstitions de l'univers continuellement poussaient là.

A mesure que j'avance vers le temple, mon imagination pressent de plus en plus tous les dieux. Mais j'entre.... Les dieux n'y sont plus... Le Panthéon est désert.

C'est ici que la cause universelle était représentée toute entière dans la collection de ses différentes influences, allégorisées, personnifiées, et nommées dieux.

Le voile allégorique qui les couvrait était si fin ; le temps et l'habitude l'avaient tellement appliqué sur le corps, que l'œil humain, à la longue, ne peut le distinguer de ces corps.

Ces influences d'une seule cause ont été bientôt des êtres réels : puis ces êtres, des dieux ; puis ces dieux, des hommes ; puis ces hommes, des monstres ; enfin, au grand jour de la philosophie, ces monstres ont été des fantômes.

Quel changement dans ce lieu ! Où l'on adorait Vénus, on adore aujourd'hui la Vierge ; un Dieu sur une croix a pris la place d'un dieu la foudre à la main.

Le dessin du Panthéon est simple et grand. Sa forme circulaire est heureuse. Une vaste coupole voûte majestueusement son enceinte. Mais pourquoi tous ces pompons d'or et de marbre ? On ne sait qui a fait le plus de mal à ce monument, des barbares qui l'ont dépouillé, ou des papes qui l'ont décoré.

Voilà donc le Panthéon qui étonna l'ima-

gination romaine, et n'étonna pas celle de Michel-Ange! ce Panthéon, qui avait été une pensée du siècle d'Auguste, et ne fut dans la suite qu'une des idées de Michel-Ange, le dôme de son église de Saint-Pierre. Vous admirez, dit-il aux nations, la masse du Panthéon, et vous êtes étonnés que la terre la porte : je la mettrai dans les airs.

Le génie de Michel-Ange disait de ces choses, et sa main les exécutait.

Quel dommage que le goût moderne ait blanchi la voûte du Panthéon! Cette couleur l'a rapproché de la terre. Blanchir un édifice antique! c'est pis que si l'on noircissait un édifice moderne. Et c'est Benoît XIV qui a ordonné que l'on fît à la voûte du Panthéon une pareille injure!

Je laisse à d'autres le soin de compter tous les marbres, tout le porphyre, tout le granit qui enrichit l'intérieur du Panthéon. Il possède un trésor bien plus précieux, les cendres de Raphaël.

Carle Marate a fait ériger à Raphaël un tombeau où Agrippa lui eût fait élever un autel.

Il mourut, ce grand homme, en 1520. Il

mourut âgé de trente-sept ans. Approchons de ce tombeau, et lisons :

Ille hic est Raphaël, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

Le cardinal Bembo a mis de l'esprit dans ces vers : il n'aurait dû y mettre que de la douleur. Que ne se bornait-il à dire : *Hic est Raphaël!* Raphaël est ici!

J'avais été voir, le matin, des tableaux de Raphaël. Ah! quand on vient de voir les ouvrages d'un grand homme, c'est une chose bien touchante que son tombeau!

LETTRE XLVII.

A Rome.

C'était hier la fête de Saint-Louis de Gonzague, jésuite : grande fête par conséquent dans l'église de Saint-Ignace.

J'ai suivi la foule, et j'ai été entendre l'*opéra des vêpres*, et voir l'*illumination du salut*. Ces expressions conviennent parfaitement à ce qui se passe ici dans les grandes solennités.

Tout l'office s'exécute en musique; onse

promène, on cause, on rit, on fait foule autour des orchestres.

Il n'y a pas de jour dans l'année où il n'y ait deux ou trois de ces spectacles, et tous également courus.

En sortant du salut, on va dans la rue du *Cours* prendre des glaces, ou souper dans un cabaret avec des femmes, ou assister à un feu d'artifice et à un bal, près de l'église, chez un dévot de la paroisse, ou un protecteur du couvent. Les grands amis du saint illuminent.

La fête de saint Louis de Gonzague se célèbre avec une pompe toute particulière. En supprimant les Jésuites, on n'a rien changé aux usages de leurs églises : on leur a conservé aussi toutes leurs richesses.

La chapelle du saint est d'une magnificence, non pas romaine tout à fait, mais jésuitique. L'autel est d'argent ciselé avec un art admirable : il est couvert de chandeliers de *lapis-lazuli*.

Dans le devant de l'autel est une ouverture par laquelle on jetait, du temps des Jésuites, et on jette encore aujourd'hui, des lettres adressées au saint : on lui demande de pré-

senter à Dieu telle et telle requête, et de les appuyer de ses bons offices.

Les Jésuites avaient persuadé aux Italiens que saint Louis de Gonzague se prêtait volontiers à cela, et qu'il était si bien avec Dieu, que rarement il manquait son coup.

Les Jésuites ne manquaient pas le leur : ils pénétraient, par ce moyen, les secrets les plus cachés des familles.

Comme le devant d'autel avait été enlevé à cause de la fête, j'ai vu, de mes propres yeux, dans la boîte, une foule de lettres.

On venait d'en mettre une à la poste dans le moment même : elle était souscrite : *A saint Louis de Gonzague.* On avait oublié : *poste restante.*

La musique, formée en partie par ces instrumens qu'on appelle des *castrati*, qui charment tant les oreilles délicates, et affligent tant les cœurs sensibles, ne m'a pas empêché d'examiner l'église.

Le plafond représente saint Ignace dans le ciel [illegible] de Jésus. Il est entouré d'une foule de disciples. Les quatre parties du monde sont sous lui : des bandes de Jésuites, conduites par des anges, et tenant un glaive et

un flambeau à la main, se précipitent de tous les côtés, pour aller persuader l'évangile.

Les quatre pendentifs du dôme offrent, chacun, un massacre choisi du vieux Testament.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'inscription, en gros caractères, au-dessus du maître-autel : *Ego vobis Romæ propitius ero*. Je vous serai propice à Rome.

Les Jésuites ont été détruits à Rome, et cette inscription subsiste.

La statue de saint Louis de Gonzague, par le Gros, est un chef-d'œuvre ; le saint lui-même est fort beau.

Les Jésuites n'ont pas manqué ce trait de captation dans leurs tableaux et leurs statues.

Leur saint Stanislas est charmant.

Les Jésuites avaient remarqué qu'un jeune homme fait une prière plus longue et plus fervente aux pieds d'une belle Vierge. Ils connaissaient toutes les routes du cœur.

FIN DU PREMIER VOLUME.